

Wilhelm REICH

ÉCOUTE !

PETIT HOMME

traduction de
Christian Isidore Angelliaume
Juillet 2023

Titre original
Rede an den Kleinen Mann
(1948)

"Vous riez de moi, faux bourgeois !
De quoi vit votre politique depuis que vous dirigez le monde ?
De la mort et du meurtre ...".
De Coster, *Till Ulenspiegel*

L'amour, l'ouvrage et le savoir
sont les sources de notre existence.
Ils doivent aussi la guider.



Introduction

Ce « Discours au Petit Homme » est un document humain et non scientifique. Il a été écrit durant l'été 1945 pour les archives de l'*Orgon Institut* sans intention de le publier. C'est le résultat des tempêtes intérieures d'un naturaliste et d'un médecin qui a observé, pendant des décennies, d'abord avec naïveté, puis avec étonnement et enfin avec horreur, ce que le Petit Homme de la rue s'inflige à lui-même ; comment il souffre et se rebelle, comment il estime ses ennemis et assassine ses amis ; comment, partout où il obtient du pouvoir en tant que « représentant du peuple », il en abuse et le manie plus cruellement que le pouvoir qu'il avait dû subir auparavant de la part de sadiques individuels des classes supérieures.

Ce « discours » au Petit Homme est une réponse aux ragots et à la calomnie. Lorsqu'il a été rédigé, personne ne se doutait qu'un organisme gouvernemental chargé de protéger la santé, en collaboration avec des politiciens et des affairistes psychanalytiques, s'attaquerait à la recherche sur l'orgone. La tentative de la « peste mentale » en 1947 d'anéantir la recherche sur l'orgone (notez bien : non pas de prouver son inexactitude, mais de la détruire par l'excision) a été l'occasion de publier ce « discours » en tant que document historique. La réflexion était la suivante : il est nécessaire que « l'homme du peuple » apprenne comment travaille réellement un scientifique et un psychiatre, et comment lui, le Petit Homme, se manifeste à son regard expérimenté. Il doit apprendre à reconnaître la réalité qui seule peut contrer son autoritarisme pernicieux. Il doit apprendre à connaître la réalité qui seule peut contrecarrer sa funeste soif d'autorité. Il faut lui dire clairement quelle responsabilité il détient lorsqu'il travaille, lorsqu'il aime, déteste ou bavasse. Il doit apprendre comment il devient un fasciste, que ce dernier soit noir ou rouge. Celui qui lutte pour la sauvegarde de ce qui est en vie et la protection de nos enfants, doit nécessairement se battre contre le fasciste rouge et le fasciste noir. Non pas parce qu'aujourd'hui le fasciste rouge, comme le fasciste noir avant lui, transporte une idéologie meurtrière, mais parce qu'il transforme des enfants vivants et sains en infirmes, en marionnettes et en idiots moraux ; parce pour lui, l'État passe avant le droit, le mensonge avant la vérité, la guerre avant la vie ; parce que l'enfant, et la sauvegarde de la vie dans l'enfant, reste notre seul espoir. L'éducateur et le médecin n'ont qu'une seule allégeance : l'enfant et le patient. Que cette loyauté soit strictement respectée, et les grandes questions de « politique étrangère » trouveront, elles aussi, une solution simple.

Ce « discours » ne suppose pas qu'on en fasse le modèle de son existence. Il décrit les tempêtes de la vie émotionnelle d'un individu productif et heureux. Ce « discours » ne cherche pas à convaincre ou à gagner qui que ce soit. Il dépeint l'expérience comme un tableau dépeint un orage. Le lecteur n'est pas invité à lui témoigner de la sympathie. Il ne contient aucune intention ni aucun programme. Tout ce qu'il veut, c'est obtenir pour le chercheur et le penseur le droit à une expression personnelle, ce qui

n'a jamais été refusé au poète ou au philosophe. Il s'agit d'une protestation contre l'intention secrète et non reconnue de la peste psychique de lancer ses flèches empoisonnées sur le chercheur laborieux, depuis une cachette sûre. Il montre ce qu'est la peste psychique, comment elle fonctionne et comment elle retarde le progrès. Il témoigne tout autant de la confiance dans les immenses trésors inexploités qui résident au plus profond de la nature humaine, à la veille d'être mis au service de la réalisation de ses espoirs.

La vie, dans le rapport mutuel des relations sociales et humaines, est naïvement bienveillante et donc, dans les conditions actuelles, en danger. Elle suppose que les autres humains suivent eux aussi les lois de la vie et sont généreux, bienveillants et serviables. Face à cette attitude élémentaire de la nature, celle de l'enfant sain ou du primitif, aussi longtemps qu'elle sévira, la peste psychique mettra dans le plus grand danger la lutte pour un ordre de vie rationnel. En effet, l'individu pesteux attribue également à ses semblables les caractéristiques de sa propre pensée et de son propre comportement. L'individu bienveillant croit que tous les gens sont bienveillants et agit en conséquence. L'individu pesteux croit que tous les gens mentent, escroquent, volent et sont obsédés par le pouvoir. Il est donc clair que le vivant est désavantagé et en danger. Lorsque le vivant donne à l'individu pesteux, il est vidé de sa substance, puis ridiculisé ou trahi ; et lorsqu'il fait confiance, il est trompé.

Jusqu'à présent, il en a toujours été ainsi. Le temps est venu pour que le vivant se durcisse quand la dureté devient nécessaire dans la lutte pour sa sauvegarde et son développement ; ce faisant, s'il s'en tient courageusement à la vérité, il ne perdra pas sa bonté. C'est une part de vérité pleine d'espoir que, parmi des millions d'individus travailleurs et honnêtes, il n'y a toujours qu'un petit nombre d'individus psychiquement pesteux qui causent des méfaits meurtriers en faisant appel aux impulsions sombres et dangereuses présentes dans la structure de l'individu de masse cuirassée et en se prêtant à des meurtres politiques organisés. Il n'y a pas d'autre antidote aux germes de la peste chez l'homme moyen que son propre sentiment de vivre la vie. Le vivant ne revendique pas le pouvoir, mais le rôle qui lui revient dans la vie humaine. Il repose sur les trois piliers que sont l'amour, le travail et la connaissance. Celui qui doit protéger ce qui vit contre la « peste psychique » doit apprendre à utiliser le droit à la liberté d'expression tel que nous la jouissons en Amérique, avec autant d'opportunité pour le bien que l'utilise la « peste psychique » à mauvais escient. À égalité de droit dans la tourmente de l'opinion, le rationnel doit finalement l'emporter. C'est un espoir important.

ÉCOUTE ! PETIT HOMME

On t'appelle « Petit Homme », « homme commun » ; on dit qu'une nouvelle ère a commencé, « l'ère de l'Homme Commun ». Ce n'est pas *toi* qui le dit, Petit Homme. Ce sont *eux*, les vice-présidents des grandes nations, les hauts dirigeants syndicaux, les fils repentis des familles bourgeoises, les hommes d'État et les philosophes. Ils t'allouent un grand avenir, sans s'interroger sur ton passé.

Tu es l'héritier d'un passé redoutable. Ton héritage est comme un diamant rougeoyant dans tes mains. Cela, c'est *moi* qui te le dis. Tout médecin, cordonnier, mécanicien ou éducateur doit reconnaître ses défauts s'il veut exercer correctement son métier et gagner sa vie. Depuis quelques décennies, ton rôle devient de premier plan sur cette terre. C'est de ta réflexion et de tes actions que dépend l'avenir de l'humanité. Mais tes professeurs et tes maîtres ne te disent pas comment tu penses et comment tu es réellement ; personne n'ose formuler cette critique à ton égard qui devrait t'équiper et te rendre stable en tant que conducteur de ta propre destinée. Tu n'es « libre » que dans un sens : libre de tout apprentissage à l'autogestion de ta vie, libre de toute autocritique.

Je n'ai jamais entendu de toi cette plainte : « Tu me proposes comme futur maître de moi-même et du monde, sans me dire comment il est possible d'être le maître de soi, ni quels sont les défauts de ma pensée et de mes actions ».

Tu laisses les détenteurs du pouvoir revendiquer le pouvoir « en faveur du Petit Homme ». Et toi, tu restes muet. Tu accordes aux puissants un pouvoir excessif ou aux impuissants le subterfuge de la mauvaise foi. Tu découvres trop tard que c'est toujours toi qui es trompé.

Je te comprends. Car, des milliers de fois, je t'ai vu nu, physiquement et psychiquement, sans masque, sans carte de parti, sans ta « popularité ». Nu comme un nouveau-né, nu comme un maréchal en slip. Tu as pleuré et tu t'es plaint devant moi, tu m'as parlé de tes désirs, tu m'as révélé ton amour et ton chagrin. Je te connais et je te comprends. Je vais te raconter comment tu es, Petit Homme, car je crois sincèrement en ton grand avenir. Il n'y a pas de doute, il t'appartient. Mais d'abord, regarde-toi, vois-toi tel que tu es. Écoute ce qu'aucun de tes Führer ni de tes représentants n'ose te dire :

Tu es un « *Petit Homme Vulgaire* ». Comprends le double sens de ces mots : « petit » et « vulgaire ».

Ne fuis pas. Aie le courage de te regarder en face !

« De quel droit veux-tu me donner des leçons ? » Je lis cette interrogation dans ton regard anxieux. J'entends cette question dans ta bouche impertinente, Petit Homme. Tu as peur de te regarder, tu as peur de la critique, Petit Homme, comme tu as peur du pouvoir qu'on te promet. Car tu ne saurais comment utiliser ce pouvoir. Tu n'oses pas penser que tu pourrais un jour vivre ton moi différemment :

libre au lieu de soumis, franc au lieu de calomniateur, aimant ouvertement en place de te faufiler comme un voleur dans la nuit.

Tu te méprises, Petit Homme. Tu dis : « Qui suis-je pour avoir ma propre opinion, pour déterminer ma propre vie, pour déclarer le monde mien ? ». Tu as raison : Qui es-tu pour prétendre à ta vie ? Je vais te dire qui tu es !

Tu ne te distingues des vrais grands hommes que par un seul aspect : à une époque, le grand homme était lui aussi un tout Petit Homme, mais il a développé une *qualité* importante : il a appris à voir où dans ses pensées et ses actions, il était petit et étroit. Sous la pression d'une tâche qui lui tenait à cœur, il a appris toujours mieux à sentir quand sa petitesse et sa mesquinerie menaçaient son bonheur. *Le grand homme sait donc quand et en quoi il est un Petit Homme. En revanche, le Petit Homme ne sait pas qu'il est petit et il a peur de le savoir.* Il dissimule sa petitesse et son étroitesse sous des illusions de force et de grandeur, de la force et de la grandeur de choses qui lui sont *étrangères*. Il est fier de ses grands généraux, mais pas de lui-même. Il admire la pensée qu'il n'a *pas* eue et non celle qu'il *a eue*. Il croit d'autant plus aux choses qu'il les comprend moins, et ne croit pas en la justesse des idées qu'il comprend le plus facilement.

Je commencerai par le Petit Homme qui est en moi :

Depuis vingt-cinq ans, par la parole et par l'écrit, je défends *ton droit au bonheur de vivre dans le monde* ; je t'accuse d'être incapable de prendre ce qui t'appartient, de consolider ce que tu as gagné dans les batailles sanglantes des barricades de Paris et de Vienne, dans l'émancipation américaine ou dans la Révolution russe. Ton Paris s'est terminé par Pétain et Laval, ta Vienne par Hitler, ta Russie par Staline, et ton Amérique pourrait se terminer par le régime d'un KKK. Tu as mieux su comment conquérir ta liberté que comment l'assurer, pour toi et pour les autres. Je le sais depuis longtemps. Ce que je n'arrivais pas à comprendre, c'est pourquoi, chaque fois que tu t'es laborieusement sorti d'un bourbier, tu t'es enfoncé dans un pire. Puis, lentement et à tâtons, j'ai découvert ce qui fait de toi un esclave : *tu es ton propre esclavagiste*. Personne d'autre – *personne d'autre* que toi-même ne porte la responsabilité de ton propre esclavage.

C'est nouveau, n'est-ce pas ? Tes libérateurs te disent que tes oppresseurs sont Guillaume, Nikolas, le pape Grégoire le vingt-huitième, Morgan, Krupp ou Ford. Et tes « libérateurs » s'appellent Mussolini, Napoléon, Hitler et Staline.

Je te le dis : *Toi seul peux être ton libérateur !*

Arrêtons-nous à cette phrase. Je prétends être un combattant de la pureté et de la vérité. Et maintenant qu'il s'agit de te dire la vérité sur toi-même, j'hésite, car j'ai peur de toi et de ton attitude face à la vérité. Énoncée à ton propos, la vérité est un danger de mort. Si la vérité peut sauver la vie, elle devient la pâture de toutes les foules ! Si ce n'était pas le cas, tu ne serais pas ce que tu es, ni où tu en es.

Mon intelligence me dit : « Dis la vérité à tout prix ». Le Petit Homme en moi dit : « Il est stupide de s'exposer au Petit Homme, de se mettre à sa merci ». Le Petit Homme ne veut pas entendre la vérité sur lui-même. Volontairement ou non, il ne veut rien savoir de la grande responsabilité qui est

la sienne. Il veut rester un Petit Homme, ou veut devenir un petit grand homme. Il veut devenir riche, ou chef de parti, ou commandant de légion, ou secrétaire de l'Association pour le relèvement de la moralité publique. Mais il ne veut pas assumer la responsabilité de son travail, de l'alimentation, du logement, de la circulation, de l'éducation, de la recherche, de l'exploitation minière.

Le Petit Homme en moi dit : « Tu es devenu un grand homme, connu en Allemagne, en Autriche, en Scandinavie, en Angleterre, en Amérique, en Palestine, etc. Les communistes te combattent. Les “sauveurs des valeurs culturelles” te détestent. Tes étudiants t'aiment. Tes anciens patients t'admirent. Les malades de la peste psychique te pourchassent. Tu as écrit douze livres et 150 articles sur la misère de la vie, sur la misère du Petit Homme. Tes découvertes et tes théories sont enseignées dans les universités ; d'autres grands hommes et solitaires disent que tu es un *très* grand homme. On te place au même rang que les géants de science. Tu as fait la plus grande découverte depuis des siècles, car tu as découvert l'énergie vitale cosmique et les lois du fonctionnement du vivant. Tu as rendu le cancer compréhensible. On t'a pourchassé de pays en pays parce que tu parlais de la vérité. Maintenant, repose-toi ! Jouis du fruit de tes efforts, profite de ta notoriété. Dans quelques années, on entendra ton nom partout. Tu en as assez fait. Maintenant, repose-toi ! Consacre-toi à la loi fonctionnelle naturelle ! »

Ainsi parle le Petit Homme en moi, celui qui a peur de toi, le Petit Homme.

Je suis resté longtemps en contact étroit avec toi parce que je connaissais ta vie par ma propre expérience et parce que je voulais t'aider. J'ai maintenu le contact parce que je voyais que je t'aidais vraiment et que tu acceptais volontiers mon aide, souvent les larmes aux yeux. Progressivement, j'ai appris à comprendre que tu étais prêt à accepter mon aide, cependant incapable de la sauvegarder. Je l'ai défendue et je me suis battu pour toi à ta place. Puis tes Führer sont arrivés et ont détruit mon travail. Tu es resté muet et tu les as suivis. J'ai gardé le contact afin d'apprendre comment on pouvait t'aider sans périr, soit comme ton Führer, soit comme ta victime. Le Petit Homme en moi voulait te conquérir, te « sauver », il voulait que tu me considères avec la même timidité que tu manifestes envers les « mathématiques supérieures » parce que tu n'as pas la moindre idée de ce dont il s'agit. Moins tu comprends, plus tu es prêt à faire preuve de révérence. Tu connais mieux Hitler que Nietzsche, Napoléon que Pestalozzi. Un roi compte plus pour toi qu'un Sigmund Freud. Le Petit Homme en moi aimerait te gagner comme on le fait habituellement, avec les tamtams du leadership. J'ai peur de toi quand le Petit Homme en moi veut te « conduire à la liberté ». Tu pourrais te découvrir en moi, et moi en toi, t'effrayer et t'assassiner en moi. C'est pourquoi j'ai récemment cessé de vouloir mourir pour ta liberté d'être l'esclave de n'importe qui.

Ce que je viens de dire, tu ne le comprends pas encore, je le sais : « La liberté d'être un esclave à volonté », ce n'est pas du tout facile.

Pour ne plus être le fidèle esclave d'*un seul maître*, pour devenir l'esclave *de qui on veut*, il faut d'abord éliminer cet oppresseur unique, disons le tsar. On ne peut pas commettre ce meurtre politique sans de grands idéaux de liberté, sans motifs séditionnels. On fonde alors un parti révolutionnaire pour la liberté sous la direction d'un grand homme, par exemple Jésus, Marx, Lincoln ou Lénine. Le véritable

grand homme prend ta liberté très au sérieux. Pour l'établir de manière pratique, il doit s'entourer d'un grand nombre de petits hommes, d'aides et d'hommes de main, car il ne peut pas exécuter ce travail de titan seul. D'ailleurs, tu ne le comprendrais pas, tu le laisserais tomber, s'il ne s'était pas entouré de petites pointures. Entouré de ces nombreux petits génies, il conquiert pour toi le pouvoir, ou une parcelle de vérité, ou une nouvelle et meilleure croyance. Il écrit des évangiles, des lois sur la liberté, etc., et compte sur ton sérieux et ta serviabilité. Il t'extrait de la boue social dans laquelle tu t'enfonçais jusqu'aux oreilles. Pour maintenir la cohésion entre les nombreux petits grands personnages, pour ne pas perdre ta confiance, le véritable grand homme doit sacrifier, parcelle après parcelle, sa grandeur, celle qu'il n'a pu acquérir que dans une profonde solitude spirituelle, loin de toi et de tes bruits quotidiens et pourtant en contact étroit avec ta vie. Pour pouvoir te guider, il doit souffrir que tu le transformes en un dieu inaccessible. Tu n'aurais aucune confiance en lui s'il était resté l'homme simple qu'il était, un homme qui, par exemple, peut aimer une femme même sans acte de mariage. C'est ainsi que tu produis toi-même ton nouveau maître. Promu au rôle de nouveau maître, le grand homme perd de sa grandeur dont la consistance était composée de sa droiture, de sa simplicité, de son courage et de son contact réel avec la vie. Les petits personnages, comme des moucheron, qui obtenaient leur grandeur de moucheron de l'homme qui les attirait, assument les hautes fonctions de la finance, de la diplomatie, du gouvernement, des sciences et des arts et toi – toi, tu restes où tu en étais : *dans le marasme*. Tu persistes à vivre en haillons au nom d'un « avenir socialiste » ou d'un « troisième Reich ». Tu continues à vivre dans des maisons en terre avec des toits de paille, dont les murs sont recouverts de bouse. Mais tu es fier de ton palais de la culture populaire. L'*illusion* que tu gouvernes te suffit – jusqu'à la prochaine guerre et la chute des *nouveaux* maîtres.

Dans des pays lointains, des petits hommes ont étudié avec application ton désir d'être l'esclave de n'importe qui et ont ainsi appris comment, avec un petit effort intellectuel, on peut devenir un petit grand homme. Ces petits grands hommes sont issus de tes rangs, et non de palais ou de manoirs. Ils ont eu faim et souffert comme toi. Ils raccourcissent le processus de changement de maître. Ils ont appris que dix décennies de travail intellectuel acharné sur ta liberté, de sacrifice personnel pour ton bonheur, et même de sacrifice de sa vie pour ta liberté, étaient un prix beaucoup trop élevé pour ton asservissement. Ce que les grands penseurs de la liberté ont élaboré et subi en cent ans a pu être détruit en moins de cinq ans. Les Petits Hommes issus de tes rangs raccourcissent alors le processus : ils le font plus ouvertement et plus brutalement. Pire encore, ils affirment sans détour que toi et ta vie, ta famille et tes enfants, ne sont *rien*, que tu restes stupide et servile, et qu'ils peuvent faire de toi ce que bon leur semble. Ils ne te promettent pas la liberté personnelle, mais la liberté *nationale* ; ils ne te promettent pas le respect de l'homme pour lui-même, mais le respect de l'État ; pas la grandeur personnelle, mais la grandeur nationale. Comme la « liberté personnelle » et la « grandeur personnelle » ne sont pour toi que de vagues concepts, tandis que la « liberté nationale » et les « intérêts de l'État » te font saliver comme devant un os un chien, tu les acclames bruyamment. Aucun de ces petits hommes ne paie le prix de la vraie liberté, comme l'ont fait Giordano Bruno, Jésus, Karl Marx ou Lincoln. Ils ne t'aiment pas, ils te méprisent, puisque *tu te méprises toi-même*, Petit Homme. Ils te connaissent bien, bien mieux qu'un Rockefeller ou que les conservateurs. Ils connaissent tes pires faiblesses comme toi seul devrais les connaître. Ils t'ont sacrifié à un symbole, et tu les portes à un

pouvoir qui t'outrepasse. Tes maîtres sont élevés par toi, par toi-même, et ils sont nourris par toi, en dépit du fait – ou plutôt à cause du fait – qu'ils ont laissé tomber tous les masques. Ils t'ont tant de fois et sous tant de formes dit : « Tu es un être inférieur, sans responsabilité, et tu le resteras ». Et tu les appelles « Nouveaux Sauveurs », et tu jubiles : « Heil, Heil ! », et « Viva, Viva ! ».

C'est pourquoi j'ai peur de toi, Petit Homme, que tu provoques en moi une peur irréprouvable. Car c'est de toi que dépend le sort de l'humanité. J'ai peur de toi parce que tu fuis rien tant que toi-même. Tu es malade, très malade, Petit Homme. Ce n'est pas ta faute. Mais il est de ta responsabilité de te débarrasser de ta maladie. Tu te serais débarrassé depuis longtemps de tes oppresseurs si tu n'avais pas si longtemps toléré l'oppression et si tu ne l'avais pas si souvent directement soutenue. Aucune force de police au monde ne serait assez puissante pour te surveiller si tu avais une once de respect pour toi-même dans la vie pratique de tous les jours ; si tu savais, au plus profond de toi-même, que sans toi, la vie ne continuerait pas, ne serait-ce qu'une heure. Ton libérateur te l'a-t-il dit ? Non. Il t'a appelé « Prolétaire du monde », mais il ne t'a pas dit que c'est toi, et *toi seul*, qui es *responsable* de ta vie – pas de « l'honneur de la patrie ».

Tu dois reconnaître que tu as élevé tes petits hommes au rang de tes oppresseurs et que tu as fait de tes véritables grands hommes des martyrs : que tu les as crucifiés, assassinés, affamés ; que tu ne t'es pas soucier d'eux, ni de leur travail en ta faveur ; que tu n'as aucune idée de ce que tu leur dois des quelques plaisirs que tu as dans ta vie.

Tu dis : « Avant de te faire confiance, je veux connaître ta profession de foi ». Arriverait-il que tu connaisses ma philosophie de la vie, que tu courrais à ton procureur, ou au « Comité contre les activités anti-américaines », ou au FBI, au GPU ou à la « Presse jaune », ou au Ku-Klux-Klan ou aux « Leaders des prolétaires du monde », ou, enfin, que tu courrais, tout simplement.

Je ne suis ni rouge, ni noir, ni blanc, ni jaune.

Je ne suis ni chrétien, ni juif, ni mahométan, ni mormon, ni polygame, ni homosexuel, ni anarchiste, ni boxeur.

J'étreints ma femme parce que je l'aime et que je la désire, et non parce que j'ai un certificat de mariage ou parce que je traîne une faim sexuelle.

Je ne frappe pas les enfants, je ne pêche pas et je ne tire pas sur les chevreuils ou les lapins. Je suis pourtant un bon tireur et j'aime faire mouche. Je ne joue pas au bridge et je ne donne pas de fêtes pour diffuser mes théories. Si mes enseignements sont corrects, ils se répandront d'eux-mêmes.

Je ne soumets mon travail à aucun responsable de la santé qui ne l'a mieux maîtrisé que moi. Et c'est *moi* qui détermine qui maîtrise les connaissances et les subtilités de ma découverte.

Je respecte strictement toutes les lois lorsqu'elles sont utiles, mais je les combats lorsqu'elles sont obsolètes ou insensées. (Ne cours pas voir le procureur, Petit Homme, car il fait de même s'il est décent).

Je veux que les enfants et les adolescents vivent leur bonheur amoureux corporel et qu'ils en

profitent sans être dérangés.

Je ne crois pas que, pour être religieux dans le bon et vrai sens du terme, il faille gâcher sa vie amoureuse et devenir rigide, rétréci ou corrompu dans son corps et dans son âme.

Je sais que ce que tu appelles « Dieu » existe réellement, mais d'une manière différente de ce que tu penses : en tant qu'énergie cosmique primordiale dans l'univers, en tant qu'amour dans ton corps, en tant que ton honnêteté et en tant que ton ressenti en toi et autour de toi de la nature.

Je mettrai à la porte quiconque tenterait de perturber mon travail médical et éducatif auprès d'un patient ou d'un enfant, sous un prétexte boiteux. Devant n'importe quel tribunal, je poserais à ce perturbateur des questions très simples et très claires, auxquelles il ne pourrait pas répondre sans se couvrir à jamais de honte. Car je suis un travailleur qui sait ce qu'est vraiment en soi un homme, qui connaît son poids, et qui veut que ce soit le *travail* qui gouverne le monde, et non les opinions sur le travail. J'ai ma propre opinion et je sais distinguer le mensonge de la vérité, laquelle j'utilise comme un outil à chaque heure du jour et que je préserve après usage.

J'ai peur de toi, Petit Homme, une peur profonde, irréprouvable. Il n'en a pas toujours été ainsi. J'étais moi-même un Petit Homme, parmi des millions de Petits Hommes. Puis je suis devenu un scientifique et un psychiatre, et j'ai appris à voir à quel point tu es malade et à quel point est dangereuse ta maladie. J'ai appris à voir que c'est ta propre maladie émotionnelle, et non une puissance externe, qui, chaque heure et chaque minute, t'étouffe, même en l'absence de pression. Si tu avais été intérieurement en vie et en bonne santé, tu aurais depuis longtemps vaincu les tyrans. Aujourd'hui, tes oppresseurs viennent de tes propres rangs, comme autrefois ils venaient des couches supérieures de la société. Ils sont encore plus petits que toi, Petit Homme. Car il faut une bonne dose de petitesse pour reconnaître par expérience ta misère et l'utiliser ensuite pour te réprimer *d'avantage, encore plus fort*.

Tu ne possèdes pas d'organe sensoriel pour percevoir le véritable grand homme. Sa façon d'être, sa souffrance, ses aspirations, ses tourments, son combat pour toi, te sont étrangers. Tu ne comprends pas qu'il existe des hommes et des femmes qui sont incapables de t'opprimer ou de t'exploiter, et qui veulent vraiment que tu sois libre, vraiment et véritablement libre. Tu n'aimes pas ces hommes et ces femmes car ils sont étrangers à ta nature. Ils sont simples et droits : pour eux, la vérité est comme mode de vie ce que pour toi est l'insidieux. Ils te regardent, non pas avec dérision, mais en souffrant du sort humain, alors que tu te sens percé à jour et que tu ressens un danger. Tu ne les acclames, Petit Homme, que lorsque beaucoup d'autres Petits Hommes te disent que ces hommes sont grands. Tu as peur du grand homme, de sa proximité avec la vie et de son amour de la vie. Le grand homme t'aime simplement comme *un animal vivant, comme un être vivant*. Il ne veut pas te voir souffrir comme tu souffres depuis des milliers d'années. Il ne veut pas entendre tes « sociétés » dire des bêtises vides comme tu les jacasses depuis des millénaires. Il refuse de te voir comme une bête de somme parce qu'il aime la vie et qu'il voudrait la voir débarrassée de la souffrance et de l'opprobre.

Tu conduits les hommes réellement grands à ce point où ils te méprisent, ou bien, peinés par ce que tu es et ta petitesse, à ce point où ils t'évitent ou, le pire de tout, à ce point où ils commencent à te *prendre en pitié*. Toi, Petit Homme, si tu es un psychiatre, un Lombroso par exemple, tu considères le

grand homme comme une sorte de criminel, ou un criminel qui n'a pas réussi à s'amender, ou un psychotique. Car le grand homme ne voit pas comme toi le but de la vie dans l'accumulation d'argent, dans le mariage socialement correct de ses filles, dans une carrière politique, dans des titres académiques, ou le prix Nobel. Pour cette raison, parce qu'il n'est pas comme toi, tu le traites de « décalé » ou de « génie » – ce qu'il est prêt à infirmer car il est tout simplement un être vivant. Tu le traites d'« asocial » parce qu'il préfère l'étude et ses pensées, ou le laboratoire et son travail, à tes « fêtes » sociales vides et bavardes. Tu le traites de fou parce qu'il dépense son argent pour la recherche scientifique au lieu d'acheter des obligations et des actions, comme tu le fais. Tu as la prétention, Petit Homme, dans ta dégénérescence sans fond, de qualifier l'homme simple et direct d'« anormal » par rapport à toi, prototype de la « normalité ». Tu le mesures à l'aune de tes critères mesquins et constates qu'il ne répond pas aux exigences de ta normalité. Tu ne vois pas, Petit Homme, et tu refuses de savoir que c'est toi qui l'écartes de la vie sociale – lui qui est débordant d'amour pour toi et prêt à t'aider – parce que tu as rendu cette fréquentation insupportable, que ce soit à la taverne ou à la salle des fêtes. Qui a fait de lui ce qu'il semble à présent être après des décennies de souffrances déchirantes ? C'est toi, avec ton irresponsabilité, ton étroitesse, tes idées fausses, tes « axiomes inébranlables » incapables de survivre à dix ans de développement social. Penses à toutes les choses que tu as juré comme correctes dans les si peu d'années années qui se sont écoulées entre la Première et la Seconde Guerre mondiale. Combien en as-tu reconnues comme erronées, combien d'entre elles as-tu honnêtement désavouées ? Absolument aucune, Petit Homme ! Le vrai grand homme pense prudemment, mais quand il a saisi une idée importante, il pense de manière pérenne. C'est toi, Petit Homme, qui fais du grand homme un paria quand sa pensée est *juste* et *durable*, quand la tienne est mesquine et éphémère. En faisant de lui un paria, tu plantes en lui le terrible germe de la solitude. Non pas la graine de la solitude qui produit de grandes actions, mais la graine de la peur d'être incompris et maltraité par toi. Car tu es « le peuple », « l'opinion publique » et « la conscience sociale ». As-tu, Petit Homme, déjà réfléchi honnêtement à la gigantesque responsabilité que cela implique ? T'es-tu déjà (soit honnête !) demandé si, du point de vue des événements sociaux à long terme, ou de la nature, ou des grandes actions humaines – par exemple d'un Jésus –, tu pensais correctement ou non ? Non, tu ne t'es pas demandé si ta pensée était dans l'erreur. Tu t'es plutôt posé la question de savoir ce que ton voisin allait en dire, ou si ton honnêteté risquait de te coûter de l'argent. C'est cela, Petit Homme, et rien d'autre, que tu t'es demandé.

Et après avoir ainsi plongé le grand homme dans la solitude, tu oublies ce que tu lui as fait. Tout ce que tu as fait n'a été que proférer d'autres sottises, perpétrer une autre petite méchanceté, infliger une autre blessure profonde. Tu oublies. Mais s'il est dans la nature des grands hommes de ne pas oublier, il l'est aussi de ne pas se venger, mais plutôt d'essayer de *comprendre pourquoi tu agis de manière si sordide*. Mais crois-moi : si, cent, mille, un million de fois, tu infliges de la douleur ; si tu infliges des blessures qui ne peuvent guérir – même si l'instant d'après, tu ne sais plus ce que tu as fait –, le grand homme souffre de tes méfaits à ta place, non pas parce que ces fautes sont grandes, mais parce qu'elles sont *mesquines*. Il voudrait comprendre quels sont les instincts qui te poussent à agir ainsi : souiller ton conjoint parce qu'il t'a déçu ; tourmenter ton enfant parce qu'il ne plaît pas à un voisin vicieux ; à tromper ton ami ; à regarder avec mépris une personne aimable et l'exploiter ; à

t'incliner devant le fouet ; à *prendre quand on te donne et à donner quand on te l'exige, mais à ne jamais donner là où on donne avec amour ; à donner un autre coup de pied à un camarade qui est à terre ou sur le point de tomber ; à mentir là où il faut dire la vérité, et à toujours persécuter la vérité en place du mensonge. Tu es toujours du côté des persécuteurs, Petit Homme.*

Pour gagner ta faveur, Petit Homme, pour gagner ton inutile amitié, il faudrait que le grand homme s'adapte à toi, qu'il parle comme toi, qu'il se pare de tes vertus. Mais s'il acquiert tes vertus, ton langage et ton amitié, il ne serait plus grand et vrai et simple ! La preuve : ceux de tes amis qui ont adopté la manière dont tu parles, n'ont jamais été de grands hommes : je prouve ce que je viens de dire.

Tu ne croies pas que *ton* ami puisse accomplir une grande chose. Secrètement, tu te méprises, même quand – ou surtout quand – tu fais étalage de ta dignité ; et puisque tu te méprises, tu ne peux pas respecter celui qui est ton ami. Tu ne peux pas croire que quelqu'un qui s'est assis à la même table que toi ou qui a vécu dans la même maison, puisse accomplir quelque chose de grand. Dans ta proximité, Petit Homme, il est difficile de penser. On ne peut penser qu'à *ton propos, pas avec toi*. Car tu étouffes toute grande et vaste pensée. En tant que mère, tu dis à ton enfant qui explore son monde : « Ce n'est pas une chose pour les enfants ». En tant que professeur de biologie, tu dis : « Ce n'est pas pour les bons étudiants. Quoi ? douter de la théorie des germes aériens ? » En tant qu'enseignant, tu dis : « Les enfants doivent être calmes et sages et ne pas faire de bêtises ». En tant qu'épouse, tu dis : « Ha ! Encore une découverte ! Toi et tes découvertes ! Pourquoi ne vas-tu pas au bureau comme tout le monde et ne gagnes-tu pas correctement ta vie ? » Et quoi qui soit écrit dans les journaux, que tu le comprennes ou non, tu y crois.

Je te le dis, Petit Homme : tu as perdu le sentiment du meilleur qui est en toi. Tu l'as étranglé et tu l'assassines partout où tu le décèles chez les autres, chez tes enfants, ta femme, ton mari, ton père et ta mère. Tu es petit et tu veux rester petit, Petit Homme.

Tu me demandes comment je sais tout cela ? Je vais te le dire :

Je me suis frotté à toi, je me suis vécu en toi ; je t'ai, en tant que médecin, libéré de ta mesquinerie ; comme éducateur, je t'ai souvent guidé sur le chemin de la droiture et de la franchise. Je sais comment tu te défends contre la droiture, je connais l'angoisse mortelle qui te frappe lorsqu'on te demande de suivre ton être véritable, authentique.

Tu n'es pas *rigoureusement* petit, Petit Homme. Je sais que tu as tes « grands moments » dans la vie, des moments de « ravissement » et d' « envol », d' « exaltation ». Mais tu n'as pas la persévérance de laisser ton élan vibrer toujours plus fort, de permettre à ton élévation de te porter toujours plus haut. Tu as peur de te balancer, tu crains et la hauteur et la profondeur. Nietzsche te l'a bien mieux dit, il y a longtemps. Mais il ne t'a pas dit *pourquoi* il en est ainsi. Il a essayé de faire de toi un « surhomme » afin de surpasser l'humain en toi. Son « surhomme » est devenu ton « Führer Hitler ». Et tu es resté le « sous-homme ».

Je veux que tu cesses d'être un « sous-homme » et que tu deviennes *toi-même*. « Toi-même ! » dis-je, au lieu du journal que tu lis ou de la mauvaise opinion que tu entends de ton voisin vicieux ;

« toi-même ». Je sais que tu es ignorant de ce qu'il y a vraiment au fond de toi et du comment il se manifeste. Au fond, tu es profondément ce qu'est un chevreuil, ou ton Dieu, ton poète ou ton sage. Mais tu croies que tu es un membre de la Légion, du club de bowling ou du Ku Klux Klan. Et c'est parce que tu le croies, que tu agis tel que tu le fais. Cela aussi, d'autres te l'ont dit : Heinrich Mann en Allemagne, il y a vingt-cinq ans déjà, et en Amérique, Upton Sinclair, Dos Passes et d'autres. Mais tu ne connais ni *Mann* ni *Sinclair*. Tu ne connais que le champion de boxe du moment et Al Capone. Placé face au choix entre une bibliothèque et une bagarre, tu choisirais certainement la bagarre.

Tu revendiques le bonheur dans la vie, mais, pour toi, la sécurité est plus importante, même si elle te coûte la colonne vertébrale, voire ta vie entière. Comme tu n'as jamais appris à créer le bonheur, à en jouir et à le protéger, tu ne connais pas le courage de l'individu intègre. Tu veux savoir, Petit Homme, comment tu es ? Tu écoutes à la radio les annonces publicitaires pour des laxatifs, des crèmes dentaires, du cirage et des déodorants. Mais tu n'entends pas la musicalité de la propagande. Tu ne perçois pas la stupidité sans fond et le terrible mauvais goût des leurres destinés à attirer *ton* attention. As-tu déjà écouté avec attention les blagues que le pitre de cabaret fait sur toi ? Ses blagues sur toi, sur lui-même, sur tout ton petit monde misérable. Ecoute la propagande de tes laxatifs et et tu entendras qui tu es et comment tu es.

Écoute, Petit Homme : la misère de l'existence humaine s'éclaire dans chacun de tes *petits* méfaits. Chacune de tes mesquineries fait reculer d'un cran l'espoir d'une amélioration de ton sort. C'est un motif de deuil, Petit Homme, un deuil profond et déchirant. Pour ne pas ressentir cette tristesse, tu fais de mauvaises petites blagues, que tu appelles « humour populaire ».

Tu entends la blague qui te concerne et tu ris de bon cœur avec les autres. Ce n'est pas de cette moquerie dont tu ris. Tu te moques du Petit Homme, mais tu ne te doute pas que tu te moques de toi-même, que *l'on se moque de toi*. Des millions de petits hommes ne savent pas que *l'on rit d'eux*. Pourquoi se moque-t-on de toi, Petit Homme, si cordialement, si ouvertement, avec tant de malice, à travers les siècles ! N'as-tu jamais été frappé par le ridicule de la présentation des « gens » au cinéma ? *Parce que je te prends au sérieux, très au sérieux*, je vais te dire pourquoi on rit de toi.

Ta pensée passe sans fin à côté de la vérité, tout comme un tireur d'élite espiègle est capable de toujours manquer sa cible en toutes circonstances. Tu n'es pas d'accord ? Je vais te montrer. Tu te serais depuis longtemps élevé au rang de maître de ton existence, si ta pensée allait dans le sens de la vérité. Mais tu penses ainsi :

« Tout est de la faute des Juifs ». « Qu'est-ce qu'un juif ? » te demandé-je. Tu réponds : « Les gens qui ont du sang juif ». « Quelle est la différence entre le sang juif et les autres ? » Cette question te laisse perplexe ; tu hésites, tu t'embrouilles et tu réponds : « Je veux parler de la race juive ». Je te demande : « Qu'est-ce que la race ? » « La race ? C'est simple : de même qu'il y a une race allemande, il y a une race juive ». « Qu'est-ce qui caractérise la race juive ? » « Eh bien, un Juif est brun, a un long nez crochu et des yeux vifs. Les Juifs sont avares et capitalistes ». « As-tu déjà vu un Français méridional ou un Italien avec un Juif ? Pourrais-tu les distinguer ? » « Eh bien, pas vraiment. » « Alors, qu'est-ce qu'un Juif ? L'hémogramme ne montre aucune différence : le sang d'un Français ou

d'un Italien ne présente pas de différence ». « As-tu déjà vu des Juifs allemands ? » « Bien sûr, ils ressemblent à des Allemands. Et qu'est-ce qu'un Allemand ? » « Un Allemand appartient à la race nordique aryenne. » « Les Indous sont-ils des Aryens ? » « Oui ». « Sont-ils nordiques ? » « Non. » « Sont-ils blonds ? » « Non. » « Tu constates donc que tu ne sais pas ce qu'est un Allemand et ce qu'est un Juif. » « Mais il y a des *juifs*. » « Bien sûr qu'il y a des juifs, comme il y a des chrétiens et des mahométans. » « Je parle de la religion juive. » « Roosevelt était-il néerlandais ? Pourquoi appelles-tu un descendant de David un Juif si tu n'appelles pas Roosevelt un Hollandais ? Qu'est-ce qui est différent ? » « Je ne sais pas. »

C'est ainsi que tu jacasses, Petit Homme. Sur l'appui de tes fables, tu crées des formations armées, et ces unités militaires tuent dix millions de personnes en les traitant de « Juifs », alors que tu ne sais même pas ce qu'est un Juif. C'est pour cela qu'on se moque de toi, qu'on t'évite quand on a des choses sérieuses à faire ; c'est pour cela que tu restes dans la boue. Lorsque tu dis « juif », tu te sens supérieur. Tu dois le faire parce que tu te sens vraiment misérable. Et tu te sens misérable parce que tu es précisément ce que tu assassines dans le prétendu Juif. Ce n'est qu'une infime partie de la vérité à ton sujet, Petit Homme.

Ton ressenti de ta mesquinerie s'amointrit lorsque tu dis « juif », avec arrogance ou mépris. Ce n'est que récemment que j'ai découvert cela. Tu traites quelqu'un de « juif » quand il t'inspire trop ou insuffisamment de respect. Et tu veux décider de ton propre chef, comme si tu étais envoyé sur terre par une force supérieure, qui est « juif ». Mais justement, je ne te concède pas ce droit, que tu sois un petit Aryen *et* un petit Juif. Seul moi et personne d'autre dans ce monde a le droit de déterminer qui je suis. Je suis, biologiquement et culturellement, un bâtard, et je suis fier d'être le résultat intellectuel et physique de toutes les classes, races et nations, fier de ne pas être d'une « race pure » ou d'appartenir à une « classe pure » comme toi, de ne pas être chauvin comme toi, le petit fasciste de toutes les nations, races et classes. J'ai entendu dire qu'en Palestine, tu ne voulais pas d'un technicien juif parce qu'il n'était pas circoncis. Je n'ai donc rien, rien en commun avec les fascistes juifs. Je n'ai aucun sentiment pour la langue juive, la divinité juive, la culture juive. Je ne crois pas plus au Dieu juif qu'au Dieu chrétien ou indou, mais je comprends d'où tu tires ton Dieu. Je ne crois pas. Je crois qu'à un moment donné, le peuple juif se perdra dans la masse des animaux humains de cette planète, pour sa propre prospérité et celle de ses petits-enfants. Tu n'aimes pas entendre cela, Petit Homme juif, et si tu insistes tant sur ta judéité, c'est parce que tu te méprises toi-même en tant que *Juif*, et que tu méprises tous ceux qui te sont proches. *Le pire détracteur des Juifs est le Juif lui-même*. C'est une vieille vérité. Mais je ne te méprise pas et je ne te hais pas. Je n'ai simplement rien en commun avec toi, ou pas plus qu'un Chinois n'a à voir avec une belette en Amérique : l'origine commune de l'univers. Pourquoi, Petit Juif, ne remontes-tu qu'à Sem [fils aîné de Noé ndt], et non au protoplasme ? Pour moi, le vivant commence dans la contraction plasmatique, et non dans le bureau d'un rabbin.

Il a fallu plusieurs millions d'années pour que tu passes du stade de méduse à celui de bipède terrestre. Ton aberration biologique, sous forme de rigidité, ne dure que depuis six mille ans. Il faudra cent, cinq cents ou peut-être cinq mille ans pour que tu redécouvres la nature en toi, pour que tu retrouves en toi la méduse. J'ai découvert la méduse en toi et je te l'ai décrite dans un langage simple.

Lorsque tu en as entendu la première fois parler, j'ai reçu de toi le qualificatif de « génie ». Tu te souviens que c'était en Scandinavie, à une époque où tu cherchais un nouveau Lénine. Mais j'avais des choses plus importantes à faire et j'ai décliné ce rôle. Tu m'avais aussi proclamé nouveau Darwin, ou Marx, ou Pasteur, ou Freud. Je t'ai dit, il y a longtemps, que tu serais capable de parler et d'écrire comme moi, si seulement tu ne criais pas toujours « Heil, Heil, Messiah ! » [Salut à toi, Messie ! ndt]. Car ce cri de victoire endort ta raison et paralyse ta nature créatrice.

Ne persécutes-tu pas la « mère illégitime » comme un être immoral, partout où tu peux l'atteindre, Petit Homme ? Ne procèdes-tu pas une distinction stricte entre les enfants « nés dans le mariage » qui sont « légitimes », et les enfants « nés hors mariage » qui sont « illégitimes » ? Oh, toi qui es lamentable dans cette vallée de misère de la planète ! La signification de tes propres mots t'échappe. Tu vénères l'enfant Jésus. L'enfant Jésus est né d'une mère qui n'avait pas d'acte de mariage. Ainsi, sans en avoir la moindre idée, tu vénères dans l'enfant Jésus ton désir de liberté sexuelle, Petit Homme ligoté par le mariage. Tu as élevé l'enfant Jésus né « illégitimement » au rang de Fils de Dieu, lequel ne connaît pas d'enfants illégitimes. Mais ensuite, dans ta réalité cruelle et mesquine, cette fois-ci en tant qu'apôtre Paul, tu as commencé à persécuter les enfants du véritable amour et à donner aux enfants de la véritable haine le bouclier de tes lois religieuses. Tu es un *misérable*, Petit Homme !

Tes automobiles franchissent des ponts que le grand Galilée a inventés. Sais-tu, Petit Homme, que le grand Galilée a eu trois enfants, sans acte de mariage ? Cela, tu ometts de le dire à tes écoliers. Et n'as-tu pas tourmenté Galilée pour la même raison ?

Et sais-tu, Petit Homme de la « patrie des peuples slaves », que ton grand Lénine, le père le plus grand de tous les prolétaires du monde, a aboli ton mariage compulsif lorsqu'il est arrivé au pouvoir ? Et sais-tu qu'il a lui-même vécu avec sa femme sans licence de mariage ? N'as-tu pas passé cela sous silence, Petit Homme ? Et n'as-tu pas fait rétablir, par ton Führer de tous les Slaves, les anciennes lois sur le mariage forcé, parce que tu ignorais comment vivre ce haut fait de Lénine ?

De tout cela, tu ne savais rien, car qu'est-ce que, pour toi, la vérité ou l'histoire ou la lutte pour ta liberté ; et qui es-tu d'ailleurs pour avoir ta propre opinion... ? Tu n'as aucune idée du fait que c'est ton esprit pornographique et ton irresponsabilité sexuelle qui t'ont mis dans les chaînes de tes lois sur le mariage.

Tu te sens misérable et petit, puant, moralement déchiré, impuissant, dure, raide, sans vie et vide. Tu n'as pas de femme, ou si tu en as une, tu ne veux que la baiser pour prouver le « mâle » qui est en toi. Tu ne sais pas ce qu'est l'amour. Tu es constipé et tu prends des laxatifs. Tu sens mauvais, ta peau est moite ; tu ne sens pas la présence de ton enfant dans tes bras et c'est la raison pour laquelle tu te comportes avec lui comme face à un chiot que l'on peut battre.

Toute ta vie, tu as lutté contre ton impuissance. Elle s'insinue dans chacune de tes pensées. Elle s'immisce dans ton travail. Ta femme t'a fuit parce que tu n'étais pas capable de lui donner de l'amour. Tu souffres de compulsions, de palpitations et de nervosité. Tes pensées tournent sans fin autour de la sexualité. Une personne se présente et te parle d'économie sexuelle, qui te comprend et voudrait

t'aider. Elle veut t'inciter à exercer ta sexualité *la nuit*, de sorte que tu sois *libéré* de tes pensées sexuelles pendant la journée et que tu puisses vaquer à tes occupations. Elle voudrait voir ta femme heureuse dans tes bras plutôt que désespérée. Elle voudrait voir tes enfants les joues roses au lieu de pâles, aimants au lieu de cruels. Mais toi, tu dis : « Le sexe n'est pas tout. Il y a d'autres choses importantes dans la vie ». C'est ainsi que tu es, Petit Homme.

Ou bien, Petit Homme, tu es un « marxiste », un « révolutionnaire professionnel », un « Führer des prolétaires de tous les pays et de toutes les nations », un futur père d'une quelconque patrie soviétique. Tu veux libérer le monde de ses souffrances. Les masses dupées te fuient et tu les poursuis en criant : « Arrêtez, arrêtez, masses prolétariennes ! Vous ne voyez pas encore que je suis votre libérateur ! À bas le capitalisme ! » Quand je parle à tes masses, Petit Révolutionnaire, je leur montre la misère de leur petite vie. Elles écoutent, elles brûlent d'enthousiasme et d'espoir. Elles se pressent dans tes organisations parce qu'elles s'attendent à m'y trouver. Mais que fais-tu, *toi* ? Tu dis : « La sexualité est une invention petite bourgeoise. Ce sont les facteurs *économiques* qui comptent. » Et tu lis le livre de Van de Velde sur les techniques d'amour.

Quand un grand homme s'est engagé sur le chemin de ton émancipation économique sur une base scientifique, tu l'as laissé mourir de faim. Tu as tué la première incursion de la vérité contre tes écarts des lois de la vie. Quand le succès a malgré tout couronné cette première tentative, tu as repris en main son administration et tu l'as ainsi tuée une seconde fois. La première fois, le grand homme a dissous ton organisation. La seconde, il était entre-temps mort et ne pouvait plus rien contre toi. Tu n'as pas compris qu'il avait trouvé, dans ton *travail*, la force vitale, créatrice de valeurs. Tu n'avais pas compris que sa sociologie voulait protéger ta *société* contre ton *État*. *Tu ne comprends rien du tout !*

Et même avec tes « facteurs économiques », tu n'arrives à rien. Un grand sage s'est tué à la tâche pour te montrer qu'il faut améliorer les conditions économiques si l'on veut jouir de la vie ; que des individus affamés sont incapables de promouvoir la culture ; que *toutes*, sans exception, *toutes* les conditions d'existence en font parti ; qu'il faut s'émanciper et émanciper la société de *toute* tyrannie. Ce véritable grand homme n'a commis qu'une seule erreur en essayant de t'éclairer : il a cru en ta capacité d'émancipation. Il a cru que tu étais capable d'assurer ta liberté une fois que tu l'aurais conquise. Et il a commis une autre erreur : celle de te laisser, toi le prolétaire, être un « dictateur ».

Et toi, Petit Homme, qu'as-tu fait de la richesse des connaissances et d'idées de ce grand homme ? De tout cela, de toute l'étendue et de la hauteur qu'on t'avait montrées, un seul mot a résonné à tes oreilles : *dictature* ! De tout ce qu'un grand esprit et un grand cœur chaleureux avaient déversé, un mot est resté : dictature. Tout le reste, la liberté, la clarté et la vérité, la solution aux problèmes de l'esclavage économique, la méthode pour penser à l'avenir, tout, mais tout, est passé par-dessus bord. Un seul mot, malencontreusement choisi mais bien intentionné, t'est resté : *dictature* !

Cette petite négligence d'un grand homme pour point de départ, tu as construit un gigantesque système de mensonges, de persécutions, de tortures, de geôles, de bourreaux, de police secrète, d'espionnage et de fouilles, de frime et de dentelles, d'uniformes, de maréchaux et de médailles – mais tout le reste, tu l'as jeté par-dessus bord. Commences-tu à comprendre un peu mieux ce que tu es, Petit

Homme ? Ce n'est pas encore le cas ? Eh bien, essayons encore : les « conditions économiques » de ton bonheur de vivre et d'aimer, tu les as confondues avec les « grenouillages » ; l'émancipation des êtres humains avec la « grandeur de l'État » ; le sacrifice pour les grandes choses avec la « discipline du parti » obstinée et stupide ; le soulèvement de la multitude avec la parade des canons ; la libération de l'amour avec le viol de toutes les femmes sur lesquelles tu as pu mettre la main en Allemagne ; l'élimination de la pauvreté avec l'éradication des pauvres, des faibles et des impotents ; l'éducation des enfants, tu l'as confondu avec « l'élevage des patriotes » ; le contrôle des naissances avec la remise de médailles aux mères de dix enfants. N'as-tu pas souffert en toi-même de cette idée de mère aux dix enfants ?

Ailleurs, dans d'autres pays, le malheureux petit mot « dictature » a résonné à tes oreilles. Là, tu l'as revêtu d'uniformes resplendissants et tu as engendré de ton sein le petit fonctionnaire impuissant, mystique et sadique qui t'a conduit au Troisième Reich et qui a mené soixante millions de tes semblables à la fosse commune. Et tu continues à crier : Heil, Heil, Heil !

C'est ainsi que tu es, Petit Homme. Mais personne n'ose te dire ce qu'il en est de toi ! Car on te craint et on veut que tu restes *petit*, Petit Homme.

Tu dévores ton bonheur. Tu n'as jamais joui du bonheur en toute liberté. C'est pourquoi tu dévores le bonheur avec avidité, sans être responsable de la sécurité du bonheur. Tu n'as pas appris (car tu en as été empêché) à veiller et à craindre pour ton bonheur, à en prendre soin comme le jardinier prend soin de ses fleurs et le fermier de son blé. Les grands chercheurs, les poètes et les sages t'ont fui parce qu'ils voulaient s'occuper de leur bonheur. Dans ta proximité, Petit Homme, il est facile de dévorer le bonheur mais difficile de s'en procurer. Tu ne sais pas de quoi je parle, Petit Homme ? Je vais te le dire :

L'explorateur travaille dur, pendant dix, vingt ou trente ans, sans relâche, sur sa science, sa machine ou son idée sociale. Il doit porter seul le lourd fardeau de la grande nouveauté. Il doit subir tes bêtises, tes idées saugrenues et tes idéaux frelatés ; il doit les comprendre et les analyser, et enfin, il doit les remplacer par sa propre conduite. En tout cela, tu ne l'aides pas, Petit Homme. Pas le moins du monde. Au contraire. Tu ne viens pas lui dire : « Écoute, mon ami, je vois que tu travailles beaucoup. Je reconnais aussi que tu as pris soin de *mon* fonctionnement, de *mon* enfant, de *ma* femme, de *mon* ami, de *ma* maison, de *mes* champs, pour améliorer les choses. Pendant longtemps, j'ai souffert de ceci et de cela, sans que je puisse m'en dépêtrer, ne pouvant pas m'aider moi-même. Maintenant, est-ce que je peux t'aider à m'aider ? » Non, Petit Homme, tu ne viens jamais vers la personne qui t'aide pour l'aider. Tu chantes Eja-Eja-Ejaja, tu joues aux cartes, tu brailles lors d'un combat de boxe ou tu t'échines bêtement dans une mine de charbon. Mais jamais tu ne viens aider la personne qui t'aide. Sais-tu pourquoi ? Parce que l'explorateur, au départ, n'a rien d'autre à *offrir* que des pensées. Pas de profit, pas de salaire plus élevé, pas de contrat syndical, pas de prime de Noël et pas de vie facile. Tout ce qu'il a à offrir, ce sont des soucis, et tu ne veux pas de soucis, tu en as déjà bien assez.

Encore que si tu restais à l'écart, sans lui offrir ni lui donner de l'aide, l'explorateur ne se sentirait pas malheureux à ton sujet. Après tout, il ne pense pas, ne s'inquiète pas et ne découvre pas

« pour » toi. Il fait tout cela parce que son fonctionnement vivant le pousse à le faire. Il laisse aux chefs de parti et aux hommes d'église le soin de s'occuper de toi et de te plaindre. Ce qu'il voudrait, c'est que tu apprennes enfin à *t'occuper de toi*.

Mais comme tu évites de te prendre en main, tu gigotes sans t'occuper de toi, et tu déranges et tu postillottes. Lorsque l'explorateur, après un long et difficile travail, finit par comprendre pourquoi tu es incapable de donner à ta femme le bonheur de l'amour, tu viens lui dire qu'il est un porc sexuel. Tu ne te doutes pas que tu le dis parce que tu as besoin d'étouffer en toi le porc sexuel et que tu es donc incapable d'aimer. Ou bien, lorsque l'explorateur vient de découvrir pourquoi les gens meurent en masse du cancer et que toi, Petit Homme, es professeur de pathologie cancéreuse avec un salaire stable dans une clinique de cancérologie, tu dis que le découvreur est un imposteur, qu'il ne comprend rien aux germes aériens, qu'il dépense ou reçoit en soutien trop d'argent pour ses recherches ; ou tu demandes s'il est juif ou étranger ; ou tu insistes sur le fait que tu es en droit de lui faire passer un examen, afin de savoir s'il est qualifié pour travailler sur « ton » problème du cancer, problème que tu ne peux pas résoudre ; ou tu préfères voir mourir un grand nombre de cancéreux plutôt que d'admettre que cet explorateur a compris ce dont tu as besoin en toute urgence pour sauver tes patients. Tu accordes plus d'importance à ton titre de professeur, à ton portefeuille ou à ta relation avec la production de radium qu'à la vérité et à l'apprentissage. Et c'est pourquoi tu es et resteras petit et misérable, Petit Homme.

C'est-à-dire que non seulement tu n'aides pas, mais tu perturbes malicieusement le travail qui est fait *pour toi* ou à ta place. Comprends-tu maintenant pourquoi le bonheur t'échappe ? *Il doit être gagné et mérité !* Mais tu ne veux que dévorer la chance, et c'est pourquoi elle t'échappe : elle ne tient pas à ce que tu la dévores.

Au fil du temps, le découvreur réussit à convaincre de nombreuses personnes que sa découverte a une valeur pratique, qu'elle permet de traiter certaines maladies psychiques, de soulever un poids dans les airs, de guérir des ulcères, de faire sauter des rochers ou de révéler l'invisible avec des rayons. Tu n'y crois pas tant que tu ne l'as pas lu dans les journaux, car tu ne te fies ni à tes propres yeux ni à tes propres sens. Tu respectes celui qui te méprise, Petit Homme, et tu te méprises toi-même, c'est pourquoi tu ne fais pas confiance à tes sens. Mais lorsque la découverte est publiée dans les journaux, tu arrives, non pas en marchant, mais en courant. Tu declares que le découvreur est un « génie », celui-là même que, Petit Homme, tu traitais hier de charlatan, de porc sexuel ou d'homme dangereux portant atteinte à la morale publique. Aujourd'hui, tu le qualifies de « génie ». Que sais-tu de plus d'un génie que tu ne le sais d'un « juif », de la « vérité » ou du « bonheur » ? Je vais te le dire, Petit Homme, Jack London te l'a dit dans son *Martin Eden*. Je sais que tu l'as lu des milliers de fois, mais tu ne l'as pas compris : Le « génie » est *la marque commerciale que l'on appose à ses produits quand on les met sur le marché pour les vendre*. Si le découvreur (qui hier encore était un « porc » sexuel ou un « fou ») est un « génie », alors il est plus facile pour *toi* de *dévorer* le bonheur qu'il a apporté au monde. Dès lors, *beaucoup de* Petits Hommes viennent maintenant crier à l'unisson « Génial ! Génial ! ». Et les gens viennent en masse manger ta production dans ta main. Si tu es médecin, tu auras beaucoup plus de patients ; tu peux beaucoup mieux les aider qu'avant et tu peux gagner beaucoup plus d'argent. « Eh

bien, dis-tu, Petit Homme, il n'y a rien de mal à cela. » Non, il n'y a certainement rien de mal à gagner de l'argent avec un travail honnête et de qualité. Mais *c'est grave* de ne pas rendre justice à la découverte, de ne pas en prendre soin, pour *seulement* l'exploiter. Et c'est précisément ce que tu fais. Tu ne fais rien pour faire avancer le développement de la découverte. Tu te l'appropries mécaniquement, avidement, avec une cupidité stupide. Tu ne vois ni ses possibilités ni ses limites. Pour ce qui est des possibilités, ton sens de la vie échoue à les percevoir, et pour ce qui est des limites, tu outrepasses les possibilités. Quand, en tant que médecin ou bactériologiste, tu as saisi que la typhoïde et le choléra sont des maladies infectieuses, tu vas certainement chercher un micro-organisme dans la maladie cancéreuse et tu bloques ainsi 30 années de recherche. Un jour, un grand homme t'a montré que les machines suivent certaines lois ; alors tu construis des machines pour tuer, et tu prends également le vivant pour une machine. En cela, tu as commis une erreur, non pas pendant trois décennies, mais pendant *trois siècles* ; des concepts erronés se sont ancrés inextricablement dans la pensée de centaines de milliers de travailleurs scientifiques ; plus encore, la vie elle-même a été gravement endommagée. Car à partir de ce moment – à cause de ta dignité, ou de ton poste de professeur, de ta religion, de ton compte en banque ou de ta cuirasse caractérielle –, de mille façons, tu as persécuté, calomnié et porté devant le tribunal, quiconque était réellement sur la piste du fonctionnement du vivant.

Certes, certes, tu accordes de la valeur aux génies et tu es prêt à les apprécier à leur juste valeur. Mais tu veux un *bon* génie, un génie qui a du discernement, un génie modeste et digne, sans comportement insensé, bref : un génie *discret, modéré et conciliant...* pas un génie indomptable, un génie qui brise toutes les barrières et les limites... Tu veux un génie limité, aux ailes taillées et à l'esprit ouvert, un génie encostumé, que tu fais défiler sans rougir en triomphe dans les rues de tes villes.

Tu es comme ça, Petit Homme. Tu sais bien puiser et épuiser, vider et dévorer, mais *tu ne sais pas créer*. Et c'est pour cela que tu es ce que tu es, toute ta vie dans un bureau morne ou à la machine à calculer ou à la planche à dessin ou dans la camisole de force conjugale ou comme un professeur qui déteste les enfants. Tu ne peux pas développer une nouvelle pensée, et encore moins en trouver une par toi-même, parce que tu n'as fait que prendre, qu'avalier à la cuillère ce qu'un autre te tend sur un plateau d'argent.

Tu ne perçois pas pourquoi il en est ainsi, pourquoi il ne saurait en être autrement ? Je vais te le dire, Petit Homme, car j'ai appris à te connaître comme un être paralysé lorsque tu viens me parler de ton vide intérieur, de ton impuissance ou de ton désordre mental. Tu ne peux qu'accumuler et prendre, mais tu ne peux rien produire par toi-même, parce que ton attitude corporelle fondamentale est celle de la *retenue*, du *refus* et de la *défiance*, parce que la panique te frappe dès que le mouvement originel de *l'amour* et du *don* s'agite en toi. Ce que tu crains, c'est *de donner*. Si tu reçois, c'est principalement pour une raison : tu es obligé de continuellement te remplir d'argent, te gaver de bonheur, de savoir, parce que tu te sens vide, affamé, malheureux, sans réelle idée de ce savoir et sans envie de le recevoir. C'est pourquoi tu fuis tant la vérité, Petit Homme : elle pourrait libérer le réflexe d'amour en toi ! Elle pourrait, oui, elle te montrerait inévitablement ce que j'essaie de te montrer ici de manière insuffisante. C'est loin de ce que tu souhaites, Petit Homme. Tu ne veux être qu'un consommateur et un patriote.

« Écoutez ça ! Il nie le patriotisme, rempart de l'Etat et de sa cellule embryonnaire, la famille ! Il faut faire quelque chose ! »

C'est ainsi que tu cries, Petit Homme, quand quelqu'un te rappelle à ta constipation psychique. Tu ne veux pas écouter, tu ne veux pas savoir. Tu préfères crier « Hourra ! ». D'accord, mais pourquoi ne me laisses-tu pas te dire tranquillement en quoi tu es incapable d'être heureux ? Je vois de la peur dans tes yeux, car ma question te touche profondément. Tu es pour la « tolérance religieuse ». Tu veux être libre d'aimer ta propre religion. C'est une bonne chose. Mais tu veux plus que cela : tu veux que l'on prie uniquement selon *ta* foi. Tu es tolérant à l'égard de ta religion, mais pas à l'égard de celle des autres. Tu deviens enragé lorsque quelqu'un, au lieu d'un dieu personnel, adore la nature et essaie de la comprendre. Tu veux que l'un des conjoints poursuive l'autre en justice pour l'accuser d'immoralité ou de brutalité lorsqu'il ne peut plus vivre dans son couple. Le divorce par consentement mutuel, tu ne le reconnais pas, petit descendant de grands rebelles ! Car tu es effrayé par ta propre lubricité ! Tu veux la vérité dans un miroir, là où tu ne peux pas la saisir et d'où elle ne peut pas t'atteindre. Ton chauvinisme découle de ta rigidité corporelle, de ta constipation psychique, Petit Homme. Je ne dis pas cela par dérision, mais parce que je suis ton ami ; même si tu rosses tes amis lorsqu'ils te disent la vérité. Regarde tes patriotes : ils ne marchent pas, ils défilent. Ils ne haïssent pas l'ennemi, au contraire, ils ont des « ennemis héréditaires » qu'ils changent tous les dix ans environ, ce qui les transforment en amis héréditaires, puis à nouveau en ennemis héréditaires. Ils ne chantent pas de chansons, ils hurlent des airs martiaux. Ils n'embrassent pas leurs femmes, ils les baisent et les possèdent tant et tant de fois par nuit. Tu ne peux rien faire contre ma vérité, Petit Homme. Tout ce que tu peux faire, c'est me tuer, comme tu as tué tant d'autres de tes vrais amis : Jésus, Rathenau, le chaleureux Karl Liebknecht, Lincoln et bien d'autres. En Allemagne, tu avais l'habitude d'appeler cela « les faire taire ». Au final, *tu* as été réduit au silence, abattu et piétiné des millions de fois. Mais tu es un patriote, et tu veux le rester.

Tu as soif d'amour, tu t'attaches à ton travail et tu en vis, et ton travail vit de mon savoir et de celui des autres. L'amour, le travail et le savoir ne connaissent ni patrie, ni barrière douanière, ni uniforme. Ils sont internationaux et englobent toute l'humanité. Mais tu veux être un petit patriote, parce que tu as peur de l'amour authentique, peur de ta responsabilité dans ton propre travail, peur de la perception de la mort dans la connaissance. C'est pourquoi tu ne peux qu'exploiter l'amour, le travail et le savoir des autres, sans que tu ne puisses jamais créer par toi-même. C'est pourquoi tu voles ton bonheur comme un voleur dans la nuit ; c'est pourquoi tu ne peux pas contempler le bonheur chez les autres sans devenir vert de jalousie.

« Arrêtez le voleur ! C'est un étranger, un immigré. Tandis que moi, je suis un Allemand, un Américain, un Danois, un Norvégien ! »

Oh ! Arrête de bavasser, Petit Homme ! Tu es et resteras l'éternel immigré et émigré. Tu es entré dans ce monde tout à fait par hasard et tu en ressortiras sans bruit. Il n'y a pas d'autres solutions. Tu cries parce que tu as peur, une peur irrépressible. Tu sens ton corps se rigidifier et se dessécher peu à peu. C'est pour cela que tu as peur et que tu appelles ta police. Mais ta police n'a pas de pouvoir sur ma vérité. Même ton policier vient me voir pour se plaindre de sa femme et de ses enfants malades.

Lorsqu'il revêt son uniforme, il cache l'homme qui est en lui ; mais il ne peut pas se cacher de moi : je l'ai vu nu lui aussi.

« Cette personne est-elle enregistré auprès de la police ? Ses papiers sont-ils en règle ? A-t-elle payé ses impôts ? Enquêtez sur elle. Elle est un danger pour l'État et l'honneur de la nation. »

Oui, Petit Homme, j'ai toujours été dûment déclaré et j'ai toujours payé mes impôts. Ce qui te préoccupe, ce n'est pas l'État ou l'honneur de la nation. Tu trembles de peur, car je pourrais te révéler au public, tel que je t'ai vu dans mon cabinet médical. C'est pourquoi tu cherches des moyens de prouver que j'ai commis un crime d'État, ce qui me mettrait en prison pour des années. Je te connais, Petit Homme. Si tu es, disons, assistant du procureur, tu n'es pas intéressé par la *protection* de la loi ou des citoyens ; ce dont tu as besoin, c'est d'une « affaire » qui te permette d'accéder plus rapidement au poste de procureur. C'est ce à quoi aspirent les petits procureurs adjoints, sans aucune considération pour toi. Ils ont fait la même chose avec Socrate. Mais tu ne tires jamais de leçons de l'histoire. Tu as assassiné Socrate, et comme tu ne sais toujours pas que tu l'as fait, tu continues à patauger dans la boue. Tu l'as accusé de saper tes bonnes mœurs. Il continue de les ébranler, pauvre Petit Homme. Tu as assassiné son corps, mais tu n'as pas pu assassiner son esprit. Tu continues à assassiner, dans l'intérêt de ta quiétude et de l'ordre, mais tu assassines d'une manière lâche et sournoise ! Tu n'osais pas me regarder dans les yeux lorsque tu m'accusais publiquement d'immoralité. Car tu savais lequel d'entre nous est immoral, grivois et pornographique. Quelqu'un a dit un jour que parmi ses nombreuses connaissances, il n'y en avait qu'une qu'il n'avait jamais entendue raconter une blague salace : c'était moi. Petit homme, que tu sois procureur, juge ou chef de la police, je connais tes petites blagues sexuelles et je sais d'où elles viennent. Je préfère me taire ! Tu réussiras peut-être à démontrer qu'il manque cent dollars à mon impôt sur le revenu, que j'ai franchi la frontière d'un État avec une femme ou que j'ai parlé gentiment à un enfant dans la rue. Mais c'est dans ta bouche que chacune de ces trois propositions prend un timbre particulier : le son glissant et méchant de l'infamie. Car comme tu ne connais rien d'autre, tu penses que je suis comme toi. Non, Petit Homme, je ne suis pas comme toi et je n'ai jamais été comme toi en ces choses. Il est maintenant indifférent que tu le croies ou non. Il est vrai que tu as un revolver et que j'ai le savoir. Les rôles sont partagés.

Tu ruines ta propre existence, Petit Homme, de la manière suivante :

En 1924, je t'ai proposé d'entreprendre une étude scientifique sur le caractère humain. Tu as été enthousiaste.

En 1928, notre travail a obtenu ses premiers résultats. Tu étais enthousiaste et tu m'as appelé « spiritus rector ».

En 1933, je voulais publier ces résultats sous forme de livre, dans ta maison d'édition [*Il s'agit de L'Analyse caractérielle*]. Hitler venait d'arriver au pouvoir. J'avais apporté l'évidence que la puissance de Hitler réside dans le fait que ton caractère est cuirassé. Tu as alors interdit la publication de mon livre.

Le livre est néanmoins paru, et tu as continué à être enthousiaste. Mais tu as essayé de le tuer par le silence, car ton « président » l'avait banni. Celui-ci avait également conseillé aux mères de réprimer

les excitations génitales des petits enfants en leur imposant de retenir leur respiration.

Pendant douze ans, tu as donc gardé le silence sur ce livre qui suscitait ton enthousiasme. En 1946, il est réédité. Tu l'as qualifié de « classique ». Tu es toujours enthousiaste au sujet de mon livre.

Vingt-deux longues années angoissantes et mouvementées se sont écoulées depuis le moment où j'ai commencé à t'enseigner que l'important n'est pas le traitement individuel des troubles mentaux, mais leur *prévention*. Pendant vingt-deux longues années, je t'ai enseigné que les gens entrent dans telle ou telle frénésie, ou restent bloqués dans telle ou telle lamentation, parce que leur esprit et leur corps sont ankylosés et qu'ils ne peuvent ni donner de l'amour, ni en jouir. Ceci parce que leur corps, contrairement à celui des autres animaux, ne peut pas frémir dans l'expérience de l'amour.

Vingt-deux ans après mes premiers propos, tu affirmes maintenant à tes amis que ce qui est important, ce n'est pas le traitement individuel, mais la prévention des troubles mentaux. Et tu agis comme tu l'as fait pendant des milliers d'années : tu mentionnes le grand objectif sans dire comment il peut être atteint. Quand tu dis vouloir « prévenir les souffrances psychiques » – *ceci, il est permis de le dire : c'est inoffensif et digne !* –, tu évites de parler de la vie amoureuse des masses populaires et tu fais en sorte de ne pas *aborder le malheur sexuel* – ce dont tu ne parles même pas, c'est interdit. Et en tant que médecin, tu restes coincé dans le marasme.

Que penserais-tu d'un technicien qui dévoilerait la technique du vol aérien sans les secrets du moteur et de l'hélice. C'est exactement ainsi que tu agis, toi, l'ingénieur des âmes humaines. Tu es un lâche. Tu veux picorer les raisins de mon gâteau, mais ne veux pas des épines de mes roses. Ne fais-tu pas, toi aussi, des blagues salaces sur moi, « le prophète du meilleur orgasme », petit médecin de l'âme ? N'as-tu jamais entendu les plaintes des jeunes mariées dont le corps a été violé par des maris impuissants ? Ne résonne-t-il pas dans tes oreilles le cri déchirant des adolescents qui éclate d'amour inassouvi ? Ta sécurité importe-t-elle plus encore que le soin apporté à ton patient ? Jusqu'à quand feras-tu passer ta dignité avant ton statut de médecin ? Combien de temps encore refuseras-tu de voir que tes hésitations tactiques coûtent la vie à des millions de personnes ?

Tu fais passer la sécurité avant la vérité.

Lorsque tu entends parler de mon orgone, tu ne demandes pas : « Quel effet cela peut-il avoir ? Comment peut-il guérir les patients ? » Non, tu demandes : « Est-il autorisé à pratiquer la médecine dans l'État du Maine ? » Tu ne sais pas que tes petites licences ne peuvent que légèrement perturber mon travail, mais significativement pas l'empêcher. Tu ne sais pas que, en tant que découvreur de ta peste psychique et explorateur de ton énergie vitale, on a besoin de moi partout sur cette terre ; que nul ne peut me tester s'il n'en sait pas plus que moi sur le sujet.

Parlons maintenant de ta *frénésie pour la liberté*. Personne, Petit Homme, ne t'a jamais demandé pourquoi tu n'avais pas réussi à obtenir la liberté par toi-même, ou pourquoi, quand tu l'avais conquise, tu l'a immédiatement sacrifiée à un nouveau maître.

« Écoutez-le ! Il ose douter de la poussée révolutionnaire des prolétaires du monde, il ose douter de la démocratie ! À bas le contre-révolutionnaire ! À bas ! À bas ! »

Ne t'énerve pas, Petit Führer de tous les démocrates et de tous les prolétaires du monde. Je crois que ta véritable liberté future dépend plus de la réponse à cette seule question que n'en proposent des dizaines de milliers de résolutions congressistes de ton parti.

« À bas, à bas ! Il salit l'honneur de la nation et de l'avant-garde du prolétariat révolutionnaire !
À bas ! Contre le mur ! »

Tes cris de joie et d'abattement ne te rapprocheront pas de ton but d'un pas, Petit Homme. Tu as cru jusqu'à présent que ta liberté était assurée quand tu « mettais les gens au pied du mur ». *Pour une fois, mets-toi devant un miroir.*

« À bas, À bas ! »

Arrête un peu, Petit Homme, je ne veux pas te déprécier, je veux seulement te montrer pourquoi, jusqu'à présent, tu n'as pas été capable de conquérir la liberté ou de la conserver. Cela ne t'intéresse pas du tout ?

« Jamaiiiiis ! »

Bien, alors je serai bref : Je vais te dire comment le Petit Homme qui est en toi se comporte lorsque tu as réussi à accéder à la liberté. Supposons que tu sois étudiant dans un institut qui s'occupe de la santé sexuelle des enfants et des adolescents. Tu es enthousiasmé par cette « idée splendide » et tu veux participer à la lutte. C'est ce qui s'est passé chez moi :

Mes étudiants étaient penchés sur leurs microscopes, observant les bions terrestres. Tu étais assis dans l'accumulateur d'orgone, nu. Je t'ai appelé pour que tu puisses voir ce qui se passait. Tu as alors sauté nu hors de l'accumulateur et tu as couru, frais et dispos, au milieu des jeunes filles et des femmes inconnues, en montrant ta nudité. Je t'ai immédiatement réprimandé, mais *tu n'as pas compris* pourquoi je l'avais fait. Pour ma part, je ne comprenais pas ton manque de discernement. Plus tard, au cours d'une longue discussion, tu as admis que tu avais agi précisément selon ta conception de la liberté, dans un institut qui prône la santé sexuelle. Tu as vite compris que tu avais le plus profond *mépris* pour l'Institut et son idée de base, et que c'était la raison pour laquelle tu t'étais comporté de manière indécente.

L'affaire est-elle claire ? ... Tu ne dis rien ! Je peux alors continuer à parler :

Un autre exemple, pour montrer comment, encore et encore, tu joues avec ta liberté. Tu sais, je sais et tout le monde sait, que tu te trouves dans un état permanent de famine sexuelle, que tu regardes avec avidité chaque membre de l'autre sexe, que tu ne peux parler d'amour avec tes amis autrement qu'en termes de blagues cochonnes, bref, que tu as une imagination *pornographique* et ordurière. Une nuit, je t'ai entendu, toi et tes amis, marcher dans la rue en criant à l'unisson : « Nous voulons des gonzesses ! Nous voulons des femmes ! »

Soucieux de ton avenir, j'ai créé des organisations au sein desquelles tu pouvais apprendre à mieux comprendre ta misère quotidienne et à y remédier. Toi et tes amis êtes venus en masse à ces réunions. Pourquoi, Petit Homme ? Au début, j'ai pensé que c'était parce que tu voulais sincèrement et

ardemment améliorer ta vie. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris ce qui te motivait vraiment. Tu pensais qu'il s'agissait d'un nouveau type de maison close, où l'on pouvait obtenir une fille facilement et sans dépenser d'argent. Je l'ai compris et j'ai démantelé ces organisations qui étaient destinées à ta culture. Non pas parce que je pense qu'il est mauvais de trouver une fille lors d'une réunion d'une telle organisation, mais parce que tu l'avais abordée comme un cochon en rut. C'est pourquoi ces organisations ont été dissoutes, et tu es restés bloqué dans la boue... Tu voulais dire quelque chose ?

« Le prolétariat a été corrompu par la bourgeoisie. Les Führer du prolétariat solutionneront tout par leur concours : ils balayeront tout ce désordre d'une main de fer. C'est alors que le problème sexuel du prolétariat se résoudra de lui-même. »

Je vois ce que tu veux dire, Petit Homme. C'est exactement ce qu'ils ont fait dans ta patrie de prolétaires : laisser le problème sexuel se résoudre de lui-même. On a vu le résultat à Berlin, quand les soldats prolétaires ont violé des femmes toute la nuit. Ne regimbe pas ! Tu le sais bien ! Tes champions de « l'honneur révolutionnaire », « les soldats des prolétaires du monde » t'ont souillé pour les siècles à venir. Tu affirmes que de telles choses ne se sont produites « qu'en temps de guerre » ? Alors je vais te raconter une autre histoire vraie :

Un Führer en herbe, enthousiasmé par la dictature du prolétariat, l'était aussi par l'économie sexuelle. Il est venu me voir et m'a dit : « Vous êtes merveilleux. Karl Marx a montré aux gens comment ils pouvaient être économiquement libres. Vous, vous avez montré aux gens comment ils pouvaient être sexuellement libres : vous leur avez dit : “Sortez et baisez autant que vous voulez” ». Tout art devient immédiatement perversion dans ton esprit. Ce que je nomme l'amour devient dans ta vie un acte pornographique. Tu ne sais même pas de quoi je parle, Petit Homme. C'est pourquoi tu retombes toujours dans le marasme.

Toi, Petite Femme, sans aucune qualification particulière, par hasard, tu es devenue enseignante, simplement parce que tu n'avais pas d'enfant, et qu'un grand éducateur avait besoin d'élèves, tu as occasionné des dégâts considérables. Ton travail consistait à prendre soin des enfants et à les éduquer. En matière d'éducation, si on la prend au sérieux, cela signifie gérer correctement la sexualité des enfants. *Pour gérer la sexualité des enfants, il faut avoir soi-même fait l'expérience de l'amour.* Mais tu es bedonnante et tassée, maladroite et peu attirante. Cela suffit à ta détestation, avec une haine profonde et amère, de tout corps charmant et vivant. Ce que je te reproche, ce n'est pas d'être grasse et peu attractive, ce n'est pas d'avoir jamais connu l'amour (aucun homme sain ne voudrait te le donner) ; je ne te reproche pas de ne pas comprendre l'amour chez les enfants. Ce que je te reproche, c'est que tu fais de ton manque de charme et de ton incapacité à aimer une vertu qui, par une incoercible acrimonie, étrangle l'amour des enfants, pour peu que tu travailles dans une « école progressiste ». C'est un crime, laide Petite Femme. La nocivité de ton existence consiste à aliéner l'affection pour leurs pères sains d'enfants sains, à considérer l'amour sain d'un enfant comme un symptôme pathologique. Elle consiste à avoir la forme d'un tonneau, à circuler comme un tonneau, à penser comme un tonneau, à éduquer comme un tonneau ; à ne pas te retirer modestement dans un petit coin de la vie, mais à essayer d'imposer à cette vie ta forme de tonneau, à imposer ta fausseté et ta haine

amère cachée derrière ton sourire mensonger !

Et, Petit Homme, parce que tu laisses de telles femmes s'approcher de tes enfants en bonne santé, parce que tu les laisses exsuder leur amertume et leur poison dans des âmes saines, tu es ce que tu es, tu vis comme tu vis, tu penses comme tu penses, et le monde est ce qu'il est.

Encore une fois, voici *comment* tu es, Petit Homme : tu viens me voir pour apprendre ce que j'ai découvert à force de travail et obtenu au prix d'un dur labeur et d'un grand nombre de privations. Sans moi, tu serais devenu un petit médecin généraliste inconnu dans une petite ville ou un village. Je t'ai fait grandir en te donnant mon savoir et mon art de guérir. Je t'ai appris à voir comment chaque jour, est noyée la liberté, chaque minute de la journée, et comment le manque de liberté est civilisationnel. Par la suite, tu assumes une position de responsabilité en tant que représentant de mon travail dans un autre pays. Tu es libre dans le plein sens du terme. J'ai confiance en ton honnêteté. Mais tu te sens intérieurement dépendant de moi, car tu n'es pas en mesure de déployer grand-chose par toi-même. Tu as besoin de moi pour te nourrir de connaissances, pour avoir confiance en toi, pour avoir une vision de l'avenir et, plus que tout, pour *te développer*. Tout cela, je te le donne volontiers, Petit Homme. Je ne demande rien en retour. Mais voilà que tu declares que je t'ai « fait violence ». Tu deviens insolent, dans la croyance d'être libre. Mais confondre insolence et liberté a toujours été le signe de l'esclave. Mettant en avant ta liberté, tu refuses d'envoyer des rapports sur ton travail. Tu te sens libre – libre de toute coopération et de toute responsabilité. Et c'est pourquoi, Petit Homme, tu es ce que tu es, et c'est pourquoi le monde est ce qu'il est.

Sais-tu, Petit Homme, ce que ressentirait un aigle s'il couvait des œufs de poule ? Au début, l'aigle pense couvrir des *petits* aigles qu'il va élever pour devenir de grands aigles. Mais ce qui sort des œufs, ce sont toujours de petits poussins. Dans son grand désarroi, l'aigle s'accroche à l'espoir que les *poussins* deviendront des aigles. Mais non, à la fin, ce ne sont que des poules caquetantes. Lorsque l'aigle s'en aperçoit, il eut du mal à réprimer son envie de manger tous les poussins et toutes les poules caquetantes. Ce qui l'en empêcha, c'est un petit espoir. L'espoir que parmi les nombreux poussins caquetants, il y ait un jour un petit aigle capable de devenir un grand aigle, capable comme lui de regarder au loin depuis son haut perchoir, afin de découvrir de nouveaux mondes, de nouvelles pensées et de nouvelles formes de vie. Seul ce petit espoir empêchait l'aigle triste et solitaire de dévorer crus tous les poussins et les poules qui caquetaient. Ces poussins et ces poules ne voyaient pas qu'ils étaient couvés par un aigle. Ils ne voyaient pas qu'ils vivaient sur un rocher haut et escarpé, loin au-dessus des vallées humides et sombres. Ils ne regardaient pas au loin comme l'aigle solitaire. Ils se contentaient de gober et de gober encore tout ce que l'aigle leur apportait. Ils le laissaient les réchauffer sous ses ailes puissantes lorsqu'il pleuvait en bourrasques, lorsqu'il résistait à la tempête sans aucune protection. Ou bien, quand les choses devenaient plus difficiles, ils s'enfuyaient en lui lançant de petits cailloux pointus depuis une embuscade, afin de le frapper et de le blesser. Au premier assaut de leur méchanceté, sa première envie a été de les déchiqeter. Mais il y a réfléchi et s'est mis à les plaindre. Un jour, espérait-il, il y aura, il *faudra* qu'il y ait, parmi les nombreux poulets caquetants, glougloutants et myopes, un petit aigle capable de devenir comme lui.

L'aigle solitaire n'a toujours pas perdu cet espoir. Il continue donc à faire éclore des petits

poulets.

Tu ne veux pas devenir un aigle, Petit Homme, et c'est pourquoi tu te fais déchiqueter par les vautours. Tu as peur des aigles, et c'est pourquoi tu vis dans le grand ensemble du troupeau, entassé, et te fais dévorer en grand nombre. Car certaines de tes poules ont couvé des œufs de vautours. Et les vautours sont devenus tes Führer remontés contre les aigles, ces aigles qui voulaient te mener plus loin, plus haut. Le vautour t'a appris à manger des charognes et à te contenter de quelques grains de blé. De plus, ils t'ont appris à crier : « Heil ! heil ! Grand Vautour ! ». Maintenant, tu meurs de faim, tu meurs en masse et tu as toujours peur des aigles qui couvent tes poussins.

Voici, Petit Homme, ce que tu as construites sur du sable : ta maison, ta vie, ta culture et ta civilisation, ta science et ta technique, ton amour et ton éducation des enfants. Tu ne le sais pas, tu ne veux pas le savoir, et tu tues le grand homme qui te le dit. Tu viens, en grand désarroi, poser encore et toujours les mêmes questions :

« Mon enfant est têtu, il casse tout, il fait des cauchemars, il n'arrive pas à se concentrer sur son travail scolaire, il souffre de constipation, il est pâle, il est cruel. Que dois-je faire ? Aidez-moi ! »

Ou encore : « Ma femme est frigide, elle ne me donne pas d'amour. Elle me torture, elle a des crises d'hystérie et elle se promène avec une douzaine d'hommes inconnus. Que dois-je faire ? Donnes-moi des conseils ! »

Ou encore : « Une nouvelle guerre, encore plus terrible, a éclaté, et ce, après que nous ayons mené la guerre qui devait mettre fin à toutes les guerres. Que devons-nous faire ? »

Ou encore : « La civilisation dont je suis si fier s'effondre à cause de l'inflation. Des millions de personnes n'ont rien à manger, elles meurent de faim, elles assassinent, volent, se dégradent et perdent tout espoir. Que devons-nous faire ? »

« Que dois-je faire ? Que doit-on faire ? » Telle est l'éternelle question que tu poses au cours des siècles.

Dans un mode de vie qui fait passer la vérité avant la sécurité, le sort des grandes réalisations qui en naît est le suivant : tu les dévores avec avidité pour ensuite les rejeter comme immondices.

Un grand nombre de grands hommes courageux et solitaires t'ont depuis longtemps dit ce que tu devais faire. Encore et encore, tu as déformé, détruit et morcelé leurs enseignements. Encore et encore, tu les as abordés par le mauvais côté : au lieu de la grande vérité, tu as fait de la petite erreur la ligne directrice de ta vie, dans le christianisme, dans l'enseignement du socialisme, dans l'enseignement de la souveraineté du peuple, dans absolument tout ce que tu as touché, Petit Homme. Pourquoi fais-tu cela, me diras-tu ? Je ne crois pas que ta question soit honnête. Tu crieras au meurtre et à l'assassinat – ou tu les commettras – quand tu entendras la vérité !

C'est ainsi que tu agis et tu construis ta maison sur du sable parce que tu es incapable de sentir le vivant en toi, parce que tu tues l'amour dans ton enfant avant même qu'il ne naisse ; parce que tu ne peux pas tolérer une expression vivante, un mouvement libre et naturel. Et parce que tu ne peux pas

les tolérer, tu t'effraies profondément et tu demandes : « Qu'est-ce que M. Jones, et qu'est-ce que le juge Meier vont dire à ce sujet ? »

Dans ta réflexion, tu es lâche, Petit Homme, parce qu'une pensée correcte va de pair avec des sensations corporelles fortes ; et tu as peur de ton corps. Beaucoup de grands hommes t'ont dit : « Retourne à ton origine, écoute ta voix intérieure, suis tes vrais sentiments, chéris l'amour ». Mais toi, tu fais la sourde oreille, car tu n'as pas compris le sens de la vie. et que tu as perdu l'ouïe pour de telles paroles. Elles se sont perdues dans de vastes déserts, et les appelants solitaires se consomment dans ton effroyable vide désertique, Petit Homme.

Tu avais le choix entre l'élévation de Nietzsche au rang de sur-homme et ton abaissement d'Hitler au rang de sous-homme. Tu as crié « Heil ! » et choisi le sous-homme.

Tu avais le choix entre la Constitution authentiquement démocratique de Lénine et la dictature de Staline. Tu as choisi la dictature de Staline.

Tu avais le choix entre l'élucidation par Freud de la sexualité comme noyau de ta maladie mentale et sa théorie de l'adaptation culturelle. Tu as enlassé l'adaptation à la culture qui te passait sous le nez, et tu as oublié la théorie sexuelle.

Tu avais le choix entre la simplicité majestueuse de Jésus et Paul prônant le célibat pour ses prêtres et, pour toi, le mariage compulsif à vie. Tu as choisi le célibat et le mariage compulsif, oubliant simplement que la mère de Jésus a porté son enfant, le Christ, uniquement par amour.

Tu avais le choix entre la reconnaissance par Marx de la productivité de ta force de travail vivante, qui seule produit la valeur des biens, d'une part, et l'idée de l'État, d'autre part. Tu as oublié le vivant dans ton travail et as choisi l'idée de l'État.

Pendant la Révolution française, tu avais le choix entre le cruel Robespierre et le grand Danton. Tu as choisi la cruauté et envoyé la grandeur et la bonté à la guillotine.

En Allemagne, tu avais le choix entre Goering et Himmler d'une part et Liebknecht, Landau et Muhsam d'autre part. Tu as fait de Himmler le chef de ta police et tu as assassiné tes vrais amis. Tu avais le choix entre Julius Streicher et le serveur Rathenau. Tu as assassiné Rathenau.

Tu avais le choix entre Lodge et Wilson. Tu as assassiné Wilson.

Tu avais le choix entre la cruelle Inquisition et la vérité de Galilée. Tu as torturé à mort le grand Galilée, dont tu a profité des découvertes, en le soumettant à l'humiliation la plus totale. En ce XX^e siècle, tu as remis au goût du jour les méthodes de l'Inquisition.

Tu avais le choix entre la compréhension des maladies mentales et la thérapie de choc. Tu as choisi la thérapie de choc, pour ne pas avoir à te rendre compte des dimensions gigantesques de ta propre misère, et pour continuer dans ton aveuglement là où seuls des yeux ouverts et lumineux peuvent aider.

Tu as récemment eu à choisir entre l'énergie nucléaire, meurtrière, et l'énergie orgonale, utile. Conséquent dans ton étroitesse d'esprit, tu as choisi l'énergie nucléaire.

Tu as le choix entre ne pas comprendre la cellule cancéreuse et l'explication que j'ai donnée de ses secrets, qui pourrait sauver et sauvera des millions de vies humaines. Dans les périodiques et les journaux, tu continues à répéter les mêmes stupidités sur le cancer et tu gardes le silence sur le savoir qui pourrait sauver ton enfant, ta femme ou ta mère.

Tu meurs de faim par millions, mais tu te bats contre les mahométans au sujet du caractère sacré des vaches, Petit Indou. C'est en haillons que tu erres dans Trieste, Petit Italien et Petit Yougoslaves, mais tu n'as d'autre souci que de savoir si Trieste est « italienne » ou « yougoslave ». Je pensais que Trieste était un port pour les navires du monde entier.

Tu pends les hitlériens *après* qu'ils ont assassiné des millions de personnes. Où étais-tu et à quoi pensais-tu avant qu'ils n'aient assassiné des millions de personnes ? Des dizaines de cadavres ne suffisent-ils pas à te faire réfléchir ? Faut-il des millions de cadavres pour penser correctement ? Ton humanité ne s'émeut-elle qu'à la vue de millions de cadavres ?

Chacune de ces mesquineries et ces écueils mettent en lumière la gigantesque misère de l'animal qu'est l'homme. Tu dis : « Pourquoi prends-tu tout cela tellement au sérieux ? Te sens-tu responsable de tous les maux ? » En parlant ainsi, tu te juges toi-même. Si toi, Petit Homme parmi des millions d'autres, tu portais ne serait-ce qu'une parcelle de ta responsabilité, le monde serait différent, et tes grands amis ne mourraient pas de tes mesquineries.

C'est parce que tu n'assumes aucune responsabilité que ta maison repose sur du sable. Le plafond s'écroule sur toi, mais tu as un honneur « prolétarien » ou « national » à défendre. Le plancher cède sous tes pieds, mais dans cette chute, tu cries encore : « Heil, grand Führer, vive l'honneur allemand, russe, juif ! » Les canalisations d'eau éclatent, ton enfant se noie, mais tu continues à prôner « la discipline et l'ordre », que tu parviens à atteindre en le frappant de ton bâton. Le vent hurlant souffle à travers les murs de ta chambre, ta femme gît dans son lit avec une pneumonie, mais toi, Petit Homme, tu rejettes comme une « invention juive », le fait de vouloir construire ta maison sur du roc.

Tu arrives en courant et tu me demandes : « Mon bon, cher, grand docteur ! Que dois-je faire ? Ma maison s'effondre, le vent s'engouffre par toutes les fissures, mon enfant et ma femme sont malades, moi aussi. Que dois-je faire ? »

La réponse est : construis ta maison sur un rocher solide. Ce rocher, c'est ta propre nature, l'amour corporel de ton enfant, le désir d'amour de ta femme, ton propre rêve de la vie quand tu avais seize ans. Abandonne tes illusions contre un peu de vérité. Débarrasse-toi de tes politiciens et de tes diplomates ! Prends ton destin en main et bâtis sur du roc. Oublie ton voisin et écoute ce qui est en toi ; ton voisin te sera également reconnaissant. Dis à tes collègues de travail du monde entier que tu n'es prêt à travailler *que pour la vie*, et non plus pour la mort. Au lieu de courir aux exécutions de tes bourreaux et pendus en criant « Heil ! », *promulgue une loi pour la protection de la vie et des biens humains*. Une telle loi sera un morceau de roche granitique qui soutiendra convenablement ta maison. Protège l'amour de tes petits enfants contre les attaques de femmes et d'hommes lubriques et insatisfaits. Poursuis la médisante vieille-fille ; dénonce-la publiquement ou mets-la dans une maison de correction à la place des adolescents en mal d'amour. N'essaye plus de surpasser ton exploiteur

dans son exploitation lorsque tu es en mesure d'orienter et de guider le travail. Jette ton costume trois pièces-cravate et ne demande plus de licence pour pouvoir serrer ta femme dans tes bras. Relie-toi aux gens d'autres pays, car ils sont comme toi, avec leurs qualités et leurs défauts. Laisse ton enfant grandir comme la nature (ou « Dieu ») l'a fait. N'essaye pas d'améliorer la nature. Essaie plutôt de la comprendre et de la protéger. Va à la bibliothèque plutôt qu'à un combat de boxe, visite l'étranger plutôt que *Coney Island* [parc d'attraction près de New-York]. Et, surtout, *pense avec acuité*, écoute ta voix intérieure, celle qui te rappelle doucement à l'ordre. Tu as ta vie entre tes mains... ne la confie à personne d'autre, et surtout pas aux Führers que tu as élus. *Soit toi-même !* Beaucoup de grands hommes te l'ont dit !

« Écoutez cet individualiste petit-bourgeois réactionnaire ! Écoutez-le ! Il ne sait rien du cours inexorable de l'histoire qui le conduira sur un tas de fumier ! Quelle absurdité bourgeoise ! Le prolétariat révolutionnaire mondial, guidé par notre Führer bien-aimé, le père de toutes les multitudes, de toutes les Russies, de toutes les Prusses et de tous les Slaves, libérera le peuple ! À bas les individualistes et les anarchistes ! »

Et haut les cœurs ! Écoute, Petit Homme, je te prédis le pire :

Tu es en train, tu le sais déjà, de prendre le pouvoir sur le monde, et tu en trembles. Pendant de nombreux siècles, tu assassineras tes amis et tu salueras comme tes maîtres les Führer de tous les peuples, des prolétaires et de tous les Russes. Jour après jour, semaine après semaine, décennie après décennie, tu loueras un maître après l'autre ; et en même temps tu resteras sourd aux plaintes de tes nourrissons, aux gémissements de tes adolescents, aux aspirations déchirantes de tes hommes et de tes femmes, que tu qualifieras d'individualistes bourgeois *quand* tu parviendras à les entendre. Au fil des siècles, tu verseras du sang là où la vie devrait être protégée et tu croiras que tu atteindras la liberté en recevant l'aide du bourreau ; ainsi, toujours tu te retrouveras dans le même borborygme. Au fil des siècles, dis-je, tu suivras les bravaches dont tu absorberas les pires leurrex verbaux, et tu seras sourd et aveugle quand la *vie, ta vie*, t'appellera. Car tu as peur de la vie vivante, Petit Homme, peur de la mort ! Tu assassineras le vivant de la vie, satisfait de le faire au nom du « socialisme », de « l'État », de « l'honneur national » ou de « la gloire de Dieu ». Il y a une chose que tu ne sais pas et que tu ne veux pas savoir : *Que tu génères toi-même la masse de ta misère, heure après heure, jour après jour ; que tu ne comprends pas tes enfants, à qui tu brises la colonne vertébrale avant qu'ils n'aient eu l'occasion de se développer vraiment ; que tu voles l'amour ; que tu es avide d'argent et fou de pouvoir ; que tu gardes un chien pour être toi aussi un « maître ».* Au cours des siècles, tu égareras ton chemin, jusqu'à ce que toi et tes semblables mourriez en masse d'une misère sociale générale ; jusqu'à ce que l'horreur de ton existence fasse jaillir en toi une première et faible lueur de lucidité de toi-même. Alors, progressivement et à tâtons, tu apprendras à chercher ton ami, l'homme de l'amour, du travail et du savoir, tu apprendras à le comprendre et à le respecter. Tu commenceras alors à comprendre que la bibliothèque est plus importante pour ta vie que le combat de boxe, qu'une promenade réfléchie dans les bois vaut mieux qu'une parade militaire, que guérir vaut mieux que tuer, qu'une saine confiance en soi vaut mieux que la conscience nationale, et que la modestie vaut mieux qu'une bouche pleine de cris patriotiques et autres hurleries.

Tu crois que le but justifie tous les moyens, même les plus vils et les plus bas. Tu te trompes : *le but est intrinsèque au chemin que tu empruntes pour y parvenir. Chaque pas d'aujourd'hui est ta vie de demain.* Aucun grand objectif ne peut être atteint par des moyens ignobles. Tu l'as prouvé dans toutes les révolutions sociales. La perfidie ou l'inhumanité du chemin qui te mène au but, te rendra vil ou inhumain, et le but demeure inaccessible.

« Mais alors, comment puis-je atteindre mon objectif d'amour chrétien, de socialisme, de Constitution américaine ? » Ton amour chrétien, ton socialisme, ta Constitution américaine se logent dans ce que tu fais chaque jour, dans ce que tu penses chaque heure, dans la façon dont tu embrasses ton compagnon de vie et dans la manière dont tu vis avec ton enfant, dans la façon dont tu considères ton travail comme relevant de *ta responsabilité sociale*, dans la façon dont tu évites de devenir semblable à l'opresseur de la vie, que tu détestes.

Mais toi, Petit Homme, tu utilises à mauvais escient les libertés que te donne la Constitution pour la *renverser*, au lieu de l'enraciner de manière globale dans la vie de tous les jours.

En Suède, je t'ai vu en tant que réfugié allemand abuser de l'hospitalité locale. À l'époque, tu étais le futur Führer de tous les peuples opprimés de la planète. Tu te souviens de l'institution suédoise du *smörgåsbord* [buffet à discrétion] ? Tu sais ce que je veux dire. Les Suédois ont l'habitude généreuse de dresser les tables dans les salles à manger avec beaucoup de bons plats et de laisser aux gens le choix de la quantité qu'ils veulent manger. Pour toi, cette institution était nouvelle et étrangère ; tu ne pouvais pas comprendre comment on pouvait faire confiance à la bienséance humaine. Tu me racontais alors avec une joie malicieuse que tu avais fait exprès de ne pas te restaurer de la journée pour pouvoir manger le soir, sur un bateau ou dans une auberge, autant que tu pouvais t'empiffrer, le *smörgåsbord* donné librement...

« J'ai souffert de la faim quand j'étais enfant », dis-tu. Je le sais, Petit Homme, car je t'ai vu mourir de faim et je sais ce qu'est la faim. Mais tu ne sais pas que tu perpétues un million de fois la faim de tes enfants lorsque tu chapardes le *smörgåsbord*, toi qui pourrais être le sauveur de tous les affamés. Il y a des choses que l'on s'abstient de faire, comme de voler des cuillères en argent, ou une femme, ou le *smörgåsbord* dans une maison d'accueil. Après la catastrophe allemande, je t'ai trouvé à moitié mort de faim dans un parc. Tu m'avais dit que le « Secours rouge » de ton organisation avait refusé de t'aider parce que tu ne pouvais pas prouver ton appartenance à ce parti, ayant perdu le livret d'affiliation. Tes Führer de tous les affamés distinguent les affamés rouges, blancs et noirs. Mais nous ne connaissons qu'un seul organisme affamé. C'est ainsi que tu es dans les *petites* affaires.

Et c'est ainsi que tu es dans les *grandes* affaires :

Tu as entrepris d'abolir l'exploitation de l'ère capitaliste et l'époque du mépris de la vie humaine, et de faire reconnaître tes droits à l'existence. Car il y a cent ans, il y avait l'exploitation, le mépris de la vie humaine et l'ingratitude. Mais il y avait aussi le respect pour les grandes réalisations, la loyauté envers ceux qui offraient de grandes choses et la reconnaissance des talents. Quand je regarde autour de moi aujourd'hui, je te vois à l'œuvre, Petit Homme :

Partout où tu as intronisé tes propres petits Führer, l'exploitation de ta force vive est devenue

plus acerbe qu'il y a cent ans, le mépris de ta vie est plus violent, et la reconnaissance de tes droits à l'existence a fait place à ton absence totale de droits. Et là où tu persistes à introniser ton propre chef, tout respect pour la réussite a disparu pour être remplacé par le vol des fruits du dur labeur de tes grands amis. Tu ne sais pas ce qu'est la reconnaissance d'un talent, car tu penses que tu ne serais plus un Américain, un Russe ou un Chinois libre si tu devais respecter et reconnaître ces choses. *Ce que tu avais entrepris de détruire prospère plus vigoureusement que jamais ; et ce que tu devrais sauvegarder et protéger comme ta propre vie, tu l'a détruit.* La loyauté, tu la considères comme une « sentimentalité » ou une « habitude petite-bourgeoise » ; le respect de la compétence comme un lâchage de bottes servile. Tu ne t'aperçois pas que tu lèches les bottes, là où tu devrais être irrévérencieux et que tu es ingrat là où tu devrais être loyal.

Tu marches sur la tête et tu crois entrer en dansant dans le royaume de la liberté. Tu te réveilleras de ton cauchemar, Petit Homme, en te retrouvant, impuissant, à terre. *Car tu voles là où on donne, et tu donnes là où on vole.* Tu confonds le droit à la libre expression et à la critique avec des propos irresponsables et des mauvaises blagues. Tu veux critiquer, mais tu ne veux pas être critiqué, et c'est pour cela que tu te fais déchirer et tirer dessus. Tu veux typiquement attaquer sans t'exposer à l'attaque. C'est pourquoi tu mitrailles toujours en embuscade.

« Police ! Police ! Son passeport est-il en règle ? Est-il vraiment docteur en médecine ? Son nom ne figure pas dans le *Who is who*, et l'Ordre des médecins lui cherche querelle ! »

La police ne peut rien pour toi, Petit Homme. Elle peut attraper les voleurs et réguler la circulation, mais elle ne peut ni conquérir ni protéger ta liberté. Tu as toi-même détruit ta liberté, et tu continues à la détruire, avec une cohérence pathétique. Avant la Première « Guerre mondiale », il n'y avait pas de passeport pour les voyages internationaux ; tu pouvais voyager où tu voulais. La guerre pour « la liberté et la paix » a apporté le contrôle par les passeports, qui vous collent aux basques comme des poux à une pelisse. Voulais-tu parcourir 300 kilomètres en Europe que tu devais d'abord demander à dix consulats de différentes nations l'autorisation de voyager. Il en est ainsi aujourd'hui encore, des années après la fin de la Deuxième Guerre qui a mis fin à toutes les guerres. Et il en sera de même après la troisième et énième guerre qui mettra fin à toutes les guerres.

« Écoutez ! Écoutez-le ! Il souille mon enthousiasme pour la guerre, l'honneur de la patrie et la gloire de la nation. »

Oh, calme-toi, Petit Homme. Il y a deux sortes de sons : le hurlement d'une tempête au sommet d'une montagne... et ton pet. Tu es un pet et tu crois sentir la violette. Je soigne ta détresse d'âme et tu me demandes si je suis dans le *Who is who* ? Je connais les causes de ton cancer, et le petit chargé de mission responsable de ton service de santé m'interdit de faire des expériences sur des souris. J'ai appris à tes médecins à te comprendre médicalement, et ton Ordre des médecins me dénonce à la police. Tu souffre d'une confusion d'esprit et on t'administre des chocs électriques, comme on utilisait le serpent, les fers ou le fouet au Moyen Âge.

Tais-toi donc, Petit Homme. Ta vie est trop misérable ! Je ne veux pas te sauver, mais je finirai de te parler, même si tu te précipitais, de nuit en chasuble blanc et masqué, ta main cruelle et sanglante

munie d'une corde, pour me pendre. Tu ne peux pas me pendre, Petit Homme, sans te pendre toi-même. Car je suis ta vie, ta perception du monde, ton humanité, ton amour et ta joie de créer. Non, tu ne peux pas m'assassiner, Petit Homme. Autrefois, j'avais peur de toi, tout comme auparavant j'avais trop cru en toi. Mais je t'ai dépassé, et maintenant je te vois dans la perspective de milliers d'années, dans le temps passé comme dans le temps futur. Je veux que tu perdes la peur de toi-même. Je veux que tu vives plus heureux et avec plus de décence. Je veux que tu aies un corps vivant au lieu d'être rigide, je veux que tu aimes tes enfants au lieu de les haïr, que tu rendes ta femme heureuse au lieu de la martyriser « maritalement ». Je suis ton médecin, et puisque tu habites cette planète, je suis un médecin planétaire ; je ne suis ni allemand, ni juif, ni chrétien, ni italien, je suis un citoyen de la terre. Pour toi, en revanche, il n'existe que des Américains angéliques et des Japonais diaboliques.

« Saisissez-vous de lui ! Faites-lui passer des examens ! A-t-il l'autorisation d'exercer la médecine ? Promulguiez un décret qui fait dépendre l'exercice de son activité à l'accord du roi de notre pays libre ! Il fait des expériences sur mes fonctions de plaisir ! Mettez-le en prison ! Expulsez-le du pays ! »

J'ai acquis de moi-même la permission d'exercer mes activités. Personne ne peut me l'octroyer. J'ai fondé une nouvelle science qui appréhende enfin ta vie. Tu t'en serviras dans dix, cent ou mille ans, comme par le passé tu as mangé à pleines dents d'autres enseignements alors que tu étais au bout du rouleau. Ton directeur médical n'a aucun pouvoir sur moi, Petit Homme. Il n'aurait d'influence que s'il avait le courage de connaître ma vérité. Comme il n'a pas ce courage, il rentre dans son pays et raconte que je suis interné dans un hôpital psychiatrique américain, et il nomme inspecteur général des hôpitaux un homme médiocre qui, pour tenter de nier le désir de vivre, a falsifié des expériences. Mais c'est à toi que j'écris ce discours, Petit Homme, il t'est destiné. Veux-tu une preuve supplémentaire de l'impuissance de tes dirigeants ? Tes autorités, tes commissaires à la santé et tes professeurs n'ont pas réussi à faire respecter leurs interdictions portées sur la compréhension de ton cancer. J'ai fait mon travail de dissection et de microscopie à l'encontre de leur interdiction explicite. Leurs voyages en Angleterre et en France pour saper mon travail n'ont servi à rien. Ils sont restés bloqués là où ils ont toujours été, dans la pathologie. Moi, en revanche, je t'ai sauvé la vie plus d'une fois, Petit Homme.

« Quand je porterai mon Führer de tous les prolétaires au pouvoir en Allemagne, nous le mettrons au pied du mur ! Il gâche notre jeunesse prolétarienne ! Il prétend que le prolétariat, tout comme la bourgeoisie, souffre d'incapacité amoureuse ! Il fait de nos organisations de jeunesse des bordels. Il prétend que je suis un animal ! Il détruit ma conscience de classe ! »

Oui, je détruis ces idéaux qui te coûtent la tête, Petit Homme, et de surcroît, ton intelligence. *Tu ne veux voir ton grand espoir éternel que dans le miroir, où tu ne peux pas le saisir. Mais seule la vérité tenue fermement dans ton propre poing, peut faire de toi le maître de cette terre !*

« Expulsez-le du pays ! Il sape le calme et l'ordre. C'est un espion de mes ennemis héréditaires. Il a acheté une maison avec de l'argent de Moscou (ou de Berlin ?). »

Tu ne comprends pas, Petit Homme. Une petite vieille avait peur des souris. Elle était ma voisine et savait que je gardais des souris expérimentales dans mon sous-sol. Elle avait peur que les souris se

glissent sous sa jupe et entre ses jambes. Aurait-elle connu l'amour, qu'elle n'aurait pas eu cette peur. C'est justement grâce à ces souris que j'ai appris à comprendre la putréfaction cancéreuse, Petit Homme. La pauvre Petite Femme exigea alors de toi, Petit Homme qui par hasard étais mon propriétaire, que je quitte la maison. Et dans ton grand courage, dans ta plénitude d'idéal et d'éthique, tu me donnas congé de mon logement. J'ai dû acheter une maison pour pouvoir continuer à examiner les souris pour toi sans être dérangé par toi et ta lâcheté. Qu'as-tu fait après cet incident, Petit Homme ? En tant que petit procureur ambitieux, tu voulais utiliser l'homme célèbre et dangereux de sorte que ta carrière fasse son chemin. Tu as prétendu que j'étais un espion allemand ou (encore une fois) un espion russe. Tu m'as fait mettre en prison. À mon audience, cela valait la peine de te voir assis, les oreilles rouges lorsque tu m'interrogeais. J'ai eu pitié de toi, petit serviteur de l'État, tant tu étais pathétique. Et tes agents secrets n'ont pas parlé de toi en bien lorsqu'ils ont fouillé ma maison à la recherche de « matériel d'espionnage ».

Plus tard, tu m'as à nouveau fait face, cette fois en tant que petit juge juif ambitieux à l'avenir incertain et inaccessible de conseiller judiciaire du Bronx. Tu m'as accusé d'avoir des livres de Lénine et de Trotsky dans ma bibliothèque. Tu ne savais pas, Petit Homme, à quoi sert une bibliothèque ! Je t'ai dit que j'avais aussi Hitler, Bouddha, Jésus, Goethe, Napoléon et Casanova dans ma bibliothèque. Car, te disais-je, pour comprendre la peste psychique, il faut la connaître intimement sous toutes ses coutures. C'était nouveau pour toi, petit juge.

« Emprisonnez-le ! C'est un fasciste ! Il méprise le peuple ! »

Tu n'es pas le peuple, Petit Homme. *Tu* méprises le peuple, car tu n'administres pas *ses* droits, mais *ta* carrière. Cela aussi, beaucoup de grands hommes te l'ont dit, mais tu ne les as jamais lus, Petit Homme, je le sais ! *Je* respecte le peuple lorsque je m'expose au grand danger de lui dire la vérité. Je pourrais jouer au bridge avec toi et raconter des blagues populaires stupides. Mais je ne m'assois pas à la même table que toi. Car tu es un piètre défenseur de la Déclaration américaine de la liberté.

« C'est un trotskiste ! Emprisonnez-le ! Il enflamme le peuple, ce chien rouge ! »

Calme-toi, Petit Homme. Ce n'est pas le peuple que j'excite, mais la conscience de toi-même, ton humanité, et tu ne le supportes pas. Car tu veux faire carrière et capter des voix pour devenir juge en chef ou leader de tous les prolétaires. Ta justice et ta mentalité de chef sont la corde autour du cou du monde, Petit Homme. Qu'as-tu fait de Wilson, ce grand homme chaleureux ? Selon toi, le juge du Bronx, c'était un « rêveur » ; selon toi, le futur Führer de tous les prolétaires, c'était un « exploiteur du peuple ». Tu l'as assassiné, Petit Homme, par ton indifférence, tes paroles creuses, la peur de ton propre espoir.

Tu as failli m'assassiner, moi aussi, Petit Homme.

Te souviens-tu de mon laboratoire, il y a dix ans ? Tu étais assistant technique. Tu étais au chômage et tu m'avais été recommandé, en tant que socialiste remarquable, membre du parti gouvernemental. Tu percevais un bon salaire et étais libre dans le plein sens du terme. Je t'ai inclus dans toutes les consultations, car je croyais en toi et en ta « mission » ». Te souviens-tu de ce qui s'est passé, Petit Homme ? La liberté t'est montée à la tête. Pendant des jours, je t'ai vu te promener avec la

pipe à la bouche, sans rien faire. Je ne comprenais pas pourquoi tu ne travaillais pas. Lorsque j'entrais dans le laboratoire le matin, tu attendais de manière provocante que je te salue en premier. J'aime bien saluer les gens en premier, Petit Homme. Mais si quelqu'un *attend* que je le fasse, je me mets en colère parce que je suis, à ton sens, *ton* « aîné » et *ton* « patron ». Je t'ai laissé abuser de ta liberté pendant quelques jours, puis j'ai discuté avec toi. Les larmes aux yeux, tu as admis que tu ne savais pas quoi faire de ce nouveau type d'organisation. Tu n'étais pas habitué à la liberté. Dans ton poste précédent, tu n'avais pas le droit de fumer en présence de ton chef, tu ne devais parler que lorsqu'on te sollicitait, toi le futur Führer de tous les prolétaires. Mais maintenant, alors que tu disposais d'une *véritable* liberté, tu t'es comporté de manière impertinente et provocante. Je t'ai compris et ne t'ai pas renvoyé. Puis tu es parti et tu as raconté mes expériences à un psychiatre abstinent de la cour. *Tu* étais l'informateur secret, l'un des hypocrites et des instigateurs qui ont déclenché cette campagne de presse contre moi. C'est ainsi que tu es, Petit Homme, quand tu jouis de la liberté. Contrairement à tes intentions, ta campagne a fait avancer mon travail de dix ans.

Je prends donc congé de toi, Petit Homme. Je cesse à l'avenir de te servir et je ne veux plus sentir l'aiguillon du martyr, causé par mon inquiétude pour toi. Tu ne peux pas me suivre dans les lointaines contrées où je me porte. Tu aurais peur de la mort à l'idée de ce qui t'attend dans le futur. Car tu es en train de prendre le contrôle du monde ! C'est une certitude. Mes avancées solitaires font partie de ton avenir. Mais pour l'instant, je ne veux pas de toi comme compagnon de voyage. En tant que compagnon de voyage, tu n'es en sécurité que dans les tavernes, pas là où je vais.

« Tuez-le ! Il se moque de la civilisation que moi, l'homme de la rue, j'ai bâtie. Je suis un homme libre dans une démocratie libre. Hourraaa ! »

Tu n'es rien, Petit Homme, rien du tout. *Non*, ce n'est *pas du tout* toi qui as construit cette civilisation, mais quelques-uns de tes honnêtes maîtres. Tu n'as aucune idée de ce que tu construisais lorsque tu es au pied de l'échafaudage. Et quand quelqu'un te dit de prendre la responsabilité de la construction, tu l'accables d'un « traître au prolétariat » et tu cours vers le Père de tous les prolétaires qui *ne t'en demande pas* tant.

Tu n'es pas non plus libre, Petit Homme, et tu n'as aucune idée de ce qu'est la liberté. Tu ne saurais pas comment vivre en liberté. Qui a porté la peste psychique à la victoire en Europe ? C'est toi, Petit Homme. Et en Amérique ? Pense à *Wilson*...

« Écoutez-le, il m'accuse, *moi*, le Petit Homme ! Qui suis-je, quel pouvoir ai-je de faire obstacle au président des États-Unis ? Je fais mon devoir, j'obéis à mes supérieurs, et je ne me mêle pas de haute politique. »

Et quand tu traînes des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants dans les chambres à gaz, tu ne fais aussi qu'obéir aux ordres de tes autorités, n'est-ce pas, Petit Homme ? Tu es tellement inoffensif que tu ne sais même pas qu'une telle chose se passe. Tu n'es qu'un pauvre diable qui n'a rien à dire, qui n'a pas d'opinion propre... aussi, qui es-tu pour te mêler de politique ? Je sais, je l'ai entendu assez souvent. Mais je te le demande : Pourquoi ne fais-tu pas ton devoir lorsque quelqu'un te dit que tu es responsable de ton travail, ou te dit de ne pas battre tes enfants, ou quand on te répète mille fois que tu

ne dois pas suivre les dictateurs ? Où sont donc ton devoir, ta candide obéissance ? Non, Petit Homme, tu n'écoutes pas quand la vérité parle, tu n'écoutes que quand on jacasse. Et alors, tu cries : « Heil ! » Tu es lâche et cruel, sans aucun sens pour ton vrai devoir, celui d'*être humain* et de sauvegarder *l'humanité*. Tu imites si mal le sage et si bien le voleur d'argent. Tes films, tes émissions radio et tes « bandes dessinées » débordent de meurtres.

Tu devras, toi et tes mesquineries, traverser les siècles de l'histoire avant de devenir ton propre maître. Je me sépare de toi pour mieux servir ton avenir. Car à distance, tu ne peux pas me tuer, et tu éprouves plus de respect pour mon ouvrage lorsque tu t'en trouves éloigné. *Tu méprises ce qui est à ta proximité*. Tu mets ton général ou ton maréchal sur un piédestal *pour pouvoir le respecter*, même s'il est méprisable. C'est pourquoi le grand homme s'écarte de toi depuis que le monde écrit son histoire.

« C'est un mégalomane ! Il est devenu fou, absolument fou ! »

Je sais, Petit Homme, que tu es prompt à diagnostiquer la folie quand tu rencontres une vérité qui ne te plaît pas. Et tu te considères comme *normalis*. Tu as enfermé les fous, et ce sont les *normalis* qui gèrent ce monde. Qui est donc à blâmer pour toute cette misère ? Pas toi, bien sûr, tu ne fais que ton devoir, et qui es-tu pour avoir ta propre opinion ? Je sais, tu n'as pas besoin de le répéter. Ce n'est pas toi qui compte, Petit Homme. Mais quand je pense à tes nouveau-nés, à la façon dont tu les écrases pour en faire des êtres *normalis* à ton image, alors je serai tenté de revenir vers toi, pour empêcher ton crime. Mais tu es bien protégé par un conseiller ministériel chargé de l'éducation des jeunes enfants. Je le sais aussi.

J'aimerais te promener dans ce monde, Petit Homme, et te montrer ce que tu es et ce que tu as été, dans le présent et dans le passé, à Vienne, à Londres et à Berlin, en tant que « porteur de la volonté populaire », en tant que membre d'un quelconque credo. Aurais-tu as le courage de te regarder ? Tu te retrouveras partout et tu te reconnaitras, que tu sois un Français, un Allemand ou un Hottentot.

« Écoutez ! Il porte atteinte à mon honneur ! Il salit ma mission ! »

Je ne fais rien de tel, Petit Homme. Je ne trahis ni ton honneur ni ta mission ; je serai très heureux que tu me montres mon tord, quand tu *prouveras* ta capacité à te regarder et à te reconnaître. Tu dois donner des preuves comme le fait un entrepreneur qui construit une maison. La maison doit exister et elle doit être habitable. L'entrepreneur n'a pas le droit de crier « Il insulte mon honneur » lorsque je lui montre qu'il ne fait que parler de « sa mission de construire des maisons » au lieu de les réaliser. De la même manière, tu dois prouver que tu es porteur de l'avenir humain. Tu ne peux plus te cacher, lâchement, derrière ton « honneur de la nation » ou du celui du « prolétariat ». Car tu t'es trop dévoilé, Petit Homme.

Comme je l'ai dit, je prends congé de toi. Prendre une telle décision m'a demandé un grand nombre d'années et m'a coûté de nombreuses et douloureuses nuits d'insomnie. Tes soi-disant Führer de tous les prolétaires ne sont pas si encombrants. Aujourd'hui, ils sont tes Führer et demain, ils seront des scribes désintéressés de quelque feuille profuse. Ils changent de convictions comme on change de chemise sale. Pas moi. Je continue à me soucier de toi et de ton sort. Tu n'es cependant pas capable de respecter les personnes qui te sont proches, aussi je dois mettre entre nous de la distance. Ton arrière-

petit-fils sera l'héritier de mes efforts. J'attends qu'il profite de mes fruits comme j'attends depuis trente ans que tu les prennes et que tu en jouisses. Mais toi, tu n'as cessé de crier : « Heil ! », « À bas le capitalisme » ou « À bas la Constitution américaine ».

Suis-moi, Petit Homme, je veux te montrer quelques clichés de toi-même. Ne t'enfuis pas. C'est laid, mais salubre, et pas si outrancièrement dangereux.

Il y a une centaine d'années, tu as appris à répéter les dires des physiiciens qui construisaient des machines et affirmaient qu'il n'y a pas d'âme. Un grand homme est venu te montrer ton âme, mais il ne connaissait pas le lien entre ton âme et ton corps. Tu as dit : « C'est ridicule ! La psychanalyse ! De la charlatanerie ! On peut analyser l'urine, mais on ne peut pas analyser la psyché ». C'est ainsi que tu parlais, car en médecine, tu ne connaissais que les analyses d'urine. Le combat pour ton âme a duré une quarantaine d'années. Je connais ce dur combat, car je l'ai aussi mené pour toi. Un jour, tu as découvert que l'on pouvait gagner beaucoup d'argent avec l'âme humaine malade. Il suffit de laisser un patient venir une heure par jour pendant quelques années et de lui faire payer une certaine somme d'argent.

C'est à ce moment-là, et seulement à ce moment-là, que tu as commencé à croire à l'existence de l'âme. Entre-temps, la prise de conscience de ton corps éphémère a tranquillement progressé. J'ai découvert que ton âme est une fonction de ton énergie vitale ; qu'en d'autres termes, il existe une unité entre le corps et l'âme. J'ai suivi cette piste et j'ai découvert que tu détendais ton énergie vitale lorsque tu te sens bien et aimant, et qu'elle se retire vers le centre du corps lorsque tu as peur. Pendant quinze ans, tu as gardé le silence sur ces découvertes. Mais j'ai continué sur la même voie et j'ai découvert que cette énergie vitale, que j'ai nommée *orgone*, se trouve également présente dans l'atmosphère, à l'extérieur de ton corps. J'ai réussi à la voir dans l'obscurité et à mettre au point des appareils qui l'amplifient et la rendent lumineuse. Pendant que tu jouais aux cartes ou que tu torturais ta femme et ruinais ton enfant, je suis resté assis dans une chambre noire, plusieurs heures par jour, au cours de deux longues années, pour m'assurer que j'avais bien découvert ton énergie vitale. Peu à peu, j'ai appris à en faire la démonstration visuelle à d'autres personnes, et j'ai constaté qu'elles voyaient la même chose que moi.

Si tu es un médecin, toi, un de mes malades guéris qui croit que l'âme est éliminée par les organes avec des sécrétions internes, tu affirmes que mon succès est dû à une « suggestion ». Si tu souffres de scrupules obsessionnels et de la peur du noir, tu affirmes que les phénomènes que tu viens d'observer sont dus à la « suggestion » et que tu te sens comme en présence d'une séance de spiritisme. Tu es comme ça, Petit Homme. Tu radotes aussi désespérément sur l' « âme » en 1945 que tu en niais l'existence en 1920. Tu es resté le même Petit Homme. En 1984, avec autant d'insistance que tu en as montrée face à la découverte de l'âme et celle de l'énergie cosmique, tu gagneras beaucoup d'argent avec l'orgone que tu saliras, remettras en question, diffameras, corrompras, tueras par le silence, calomnieras, ruineras par des faux-fuyants. Tu continues à être le Petit Homme « critique », celui qui crie « Heil ! », tantôt ici, tantôt là. Tu te souviens de ce que tu as dit à propos de la découverte du fait que la terre n'est pas immobile mais qu'elle tourne et se déplace dans l'espace ? Tu as répondu par une blague idiote selon laquelle les verres tomberaient du plateau du serveur. C'était

il y a quelques siècles et, bien sûr, tu as oublié, Petit Homme. Tout ce que tu sais de Newton, c'est que « Il a vu une pomme tomber d'un arbre », et tout ce que tu sais de Rousseau, c'est que « Il voulait retourner à la nature ». Ce que tu as appris de Darwin, c'est seulement la « lutte pour l'existence », mais pas ton origine simiesque. Tu n'as compris du Faust de Goethe, que tu cites si volontiers et si librement, que ce qu'un chat comprend des mathématiques. Tu es sot et vaniteux, vide et grotesque, Petit Homme. Tu passes en le frôlant de justesse l'essentiel, et tu t'accroches à l'erreur avec préciosité. Ton Napoléon, ce Petit Homme au galon d'or, dont il ne reste que l'entraînement militaire obligatoire, est exposé dans tes librairies avec de grandes lettres d'or, mais mon Kepler, qui a pressenti ton origine cosmique, ne se trouve dans aucune bibliothèque. C'est pour cela que tu n'arrives pas à sortir de ton borbier, Petit Homme. C'est pourquoi je te réprimande quand tu crois que j'ai donné 20 ans d'efforts, de soucis et de ma fortune, pour te « suggérer » l'existence de l'énergie cosmique. Non, Petit Homme, en faisant tous ces sacrifices, j'ai vraiment appris à guérir la peste dans ton corps. Tu ne le crois pas. Car je t'ai entendu dire en Norvège que « si quelqu'un dépense autant d'argent pour ses expériences, il doit être littéralement un malade mental ». Je comprends ceci : tu juges selon tes propres convictions. *Tu ne peux que prendre, tu ne peux pas donner.* C'est pourquoi il est inconcevable pour toi que quelqu'un puisse trouver sa joie de vivre dans le don, tout comme il est inconcevable pour toi que l'on puisse être avec un représentant de l'autre sexe sans avoir immédiatement envie de « l'envoyer en l'air ».

J'aurais du respect pour toi si tu étais un *grand* voleur de bonheur. Mais tu es un petit chapardeur lâche. Tu es intelligent et adroit mais, psychiquement constipé, tu es incapable de puiser dans ton âme. Ainsi, tu volés un os et tu te caches pour le ronger, comme Freud te l'a un jour dit. Tu te rassembles autour du donneur volontaire, du dépensier joyeux, et tu le sucés jusqu'à la moelle. Tu es le suceur et, de manière perverse, tu l'appelles, *lui*, le suceur. *Tu te goinfres de son savoir, de son bonheur, de sa grandeur, mais tu ne peux pas digérer ce que tu as englouti.* Tu le rechies sans tarder, et ça sent affreusement mauvais. Ou bien, une fois le vol commis, afin de garder ta dignité, tu souilles celui qui donne, tu le traites de détraqué, de charlatan ou de séducteur d'enfants...

Nous y voilà : « Séducteur d'enfants ». Te souviens-tu, Petit Homme (tu étais alors président d'une société scientifique), de la calomnie selon laquelle j'aurais laissé mes enfants assister à l'acte sexuel ? C'était après la publication de mon premier article sur les droits génitaux des jeunes enfants. Et une autre fois (tu étais alors président temporaire d'une « Association culturelle quelconque » à Berlin), tu as fait courir le bruit selon quoi j'emmenais des adolescentes en voiture dans les bois pour les séduire ? Je n'ai jamais séduit d'adolescentes, Petit Homme. C'est de *ta* sale imagination, pas de la mienne. J'aime ma femme et ma fille ; je ne suis pas comme toi qui n'est pas capable d'aimer sa femme et qui voudrait séduire des petites filles dans les bois.

Et toi, adolescente, ne rêves-tu pas de ta star de cinéma ? N'emportes-tu pas sa photo dans ton lit ? Ne l'abordes-tu pas et ne le séduis-tu pas en te faisant passer pour une jeune fille de plus de dix-huit ans ? Et ensuite ? Ne le mènes-tu pas au tribunal après l'avoir accusé de viol ? Il est acquitté, ou reconnu coupable, et tes grands-mères baisent les mains, les mains de la grande star du cinéma !

Tu comprends, petite fille ! Tu voulais coucher avec la star du cinéma, mais tu n'avais pas eu le

courage d'*en assumer la responsabilité*. Alors tu l'accuses, pauvre fille violée. Ou bien toi, pauvre femme, elle aussi violée, qui a éprouvé plus de plaisir sexuel avec son chauffeur qu'avec son mari. N'as-tu pas séduit ton chauffeur de couleur, lui qui avait gardé sa sexualité plus proche de la santé, Petite Femme blanche ? Et ne l'as-tu pas ensuite accusé de viol, pauvre créature sans défense, victime d'une « race inférieure que sont tous ces nègres » ? Non, tu étais bien sûr pure et blanche, tu es « fille de telle ou telle révolution », une Nordiste ou une Sudiste dont le grand-père s'est enrichi par la traite des Noirs africains extraits de la jungle libre et enchaînés jusqu'en Amérique. Si inoffensive, pure, blanche et si peu désireuse des Noirs, pauvre petite femme. Misérable lâche, descendante d'une race malade de chasseurs d'esclaves, d'un Cortez cruel qui a attiré des milliers d'Azèques confiants dans un piège afin de les abattre au fusil dans une embuscade.

Hélas ! pauvres filles de telle ou telle révolution. Qu'avez-vous compris de l'émancipation ? Qu'en est-il des luttes des révolutionnaires américains, qu'en est-il de Lincoln qui a libéré à votre place les esclaves que vous avez ensuite livrés au « libre marché de la concurrence » ? Regarde-toi dans le miroir, fille des révolutions. Tu y reconnaîtras les « filles de la Révolution russe », inoffensives et chastes !

Si tu avais pu, ne serait-ce qu'une fois, *donner de l'amour à un homme, à un seul homme*, la vie de nombreux Noirs, juifs ou ouvriers, aurait été sauvée. De même que tu tues dans tes enfants ta propre vie vivante, de même tu assassines chez les nègres ton intuition de l'amour, l'imaginaire de ton plaisir dégénéré en pornographie frivole ! Je vous connais, vous les filles et les femmes de la finance supérieure. Quelle abyssale bassesse vous cachez dans vos organes génitaux morts ! Non je n'ai pas l'intention, fille de telle ou telle révolution, de devenir docteur en droit ou commissaire du peuple. Je laisse cela à tes créatures rigides en toges et en uniformes ! J'aime les oiseaux, les chevreuils et les écureuils qui sont familiers des nègres. Je parle des nègres de la jungle, pas de ceux de Harlem, avec leurs cols rigides et leurs costumes à la mode. Je ne parle pas des grosses femmes noires avec des boucles d'oreilles, dont le plaisir inhibé s'est transformé en graisse de hanches, qui prie Jésus qui a dévoilé leur désir. Je veux parler des corps sveltes et doux des filles des mers du Sud que vous, porcs sexuels de telle ou telle armée, « baisez » ; des filles qui ne savent pas que tu prends leur amour pur, comme tu le fais dans un bordel de Denver.

Non, ma fille, tu as soif du vivant, sans avoir encore compris que tu es exploitée et qu'on te méprise. Mais ton heure est venue. Tu as cessé d'être une vierge de race allemande. Tu continues à vivre en Russie en tant que vierge de la classe prolétarienne ou comme « fille universelle de la Révolution ». . Dans 500 ou 1 000 ans, lorsque des garçons et des filles en bonne santé jouiront de l'amour et le protégeront, il ne restera de toi qu'un triste souvenir !

N'as-tu pas refusé tes salles de spectacle à Marian Anderson, cette voix qui chante la vie, toi, la Petite Femme cancéreuse ? Son nom résonnera des siècles encore quand il ne restera plus aucune trace de toi. Je me demande si Marian Anderson *pense* aussi aux siècles, ou si elle aussi interdit l'amour à son enfant. Je ne sais pas, le vivant avance par petits et grands sauts. Il se contente de la vie elle-même. Mais, il ne vit pas en toi, Petite Femme cancéreuse.

Tu as répandu le conte de fées, et ton petit homme l'a avalé tout cru, racontant que *tu es* « la société », *the Society*, Petite Femme. Tu n'es pas la société, ni encore *The Society*. Il est vrai que tu proclames chaque jour, dans les journaux juifs et chrétiens, que ta fille embrassera un homme ; mais cela n'intéresse aucune personne sérieuse. La « société », c'est *moi, le charpentier, le jardinier, l'instituteur, le médecin et l'ouvrier*. C'est cela la société, et non pas toi, la Petite Femme cancéreuse, raide, au visage fardé. Tu n'es pas la vie, tu en es sa plus grande malédiction ; aussi je comprends pourquoi tu t'es retirée dans ta forteresse bâtie sur des monceaux d'argent. C'était la seule chose que tu pouvais faire, face à la mesquinerie des charpentiers et des jardiniers et des médecins, des maîtres d'école et des ouvriers d'usine. Rien d'autre, dis-je ! Dans le cadre de cette peste affective, c'était ton acte le plus sage. Mais ta mesquinerie et ta petitesse s'insinuent dans tes os, elles accompagnent ta constipation, tes rhumatismes, tes masques, ton refus de la vie. Tu es malheureuse, pauvre Petite Femme, parce que tes fils se corrompent, tes filles se prostituent, tes maris se dessèchent, et ta vie se putréfie, et avec elle tes tissus. Tu ne peux pas *me* raconter de contes de fées, Petite Fille de la Révolution, je t'ai vue nue.

Tu a été et tu es lâche, Petite Fille de telle ou telle révolution. Tu avais le bonheur de l'homme entre tes mains et tu l'as perdu ! Tu as enfanté des présidents et tu les as affublés d'une pensée mesquine. Tu photographies, tu décores, tu souris éternellement et tu n'oses pas appeler la vie par son nom, Petite Fille de la Révolution ! Tu tenais le monde entre tes mains et, à la fin, tu as lâché tes bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki ; ton fils, je veux dire, les a lâchées... pour l'exemple ! Tu as largué ta pierre sépulcrale, Petite Femme cancéreuse. Avec cette seule bombe, tu as jeté toute ta classe, toute ta race, dans une tombe muette pour toujours. Car tu n'as pas eu l'humanité d'avertir les hommes, les femmes et les enfants d'Hiroshima et de Nagasaki. Tu n'as pas eu la grandeur d'âme d'être humain. C'est pourquoi tu disparaîtras silencieusement comme un caillou dans la mer. Peu importe ce que tu penses ou dis aujourd'hui, Petite Femme qui a produit des généraux idiots, dans cinq cents ans, on rira de toi et on s'étonnera. Que l'on ne s'étonne et ne rit pas déjà maintenant, c'est une partie de la misère du monde !

Je sais ce que tu vas dire, Petite Femme, je le sais. Toutes les apparences sont en ta faveur : « défense de la patrie », etc. J'ai déjà entendu ce subterfuge dans la vieille Autriche. As-tu déjà entendu un chauffeur de fiacre viennois crier : « Hourra, mein Kaiser » ? Non ? Eh bien, tu n'as qu'à t'écouter, tu découvriras la même musique. Non, Petite femme, je n'ai pas peur de toi, tu ne peux rien me faire. C'est vrai, ton gendre est procureur, ou ton neveu est percepteur adjoint. Tu l'invites à prendre le thé et tu laisses tomber un mauvais mot sur moi. Il veut devenir procureur ou percepteur en chef et cherche une victime de la « loi et de l'ordre ». Je sais comment cela se passe. Mais ce n'est pas ce genre de choses qui te sauvera de la mouise, Petite Femme. Ma vérité est plus forte que toi.

« Il est fanatiquement partial ! N'ai-je donc aucune une fonction dans la société ? »

Je t'ai seulement montré, à toi Petit Homme et Petite Femme, en quoi tu es *petit* et *méchant*. Je n'ai pas encore parlé de ton utilité et de ton importance. Croies-tu que je tiendrais un discours qui mettrait ma vie en danger si tu n'étais pas important ? À la lumière de ton importance et de tes énormes responsabilités, tes mesquineries et tes méchancetés paraissent d'autant plus terribles. Tout

cela dénonce ta stupidité. Je dis que tu es intelligent mais *lâche*. Ils disent que tu es le rebut de la société humaine. Je dis que tu en es la semence. Ils disent que la culture a besoin d'esclaves. Je dis qu'aucune culture sociale ne peut être construite sur l'esclavage. Ce terrible vingtième siècle a rendu ridicule toutes les théories culturelles élaborées depuis Platon. *La culture humaine ne s'est encore pas manifestée, Petit Homme !* Nous commençons à peine à comprendre l'horrible déformation et la dégénérescence pathologique de l'animal qu'est l'homme. Ce « Discours au Petit Homme » ou tout autre écrit décent d'aujourd'hui, est à la culture des 1 000 ou 5 000 ans à venir ce que la première roue d'il y a des milliers d'années a été à la locomotive diesel d'aujourd'hui.

Ta pensée est trop courte, Petit Homme, elle va à peine du petit-déjeuner au déjeuner. *Tu* dois apprendre à penser en termes de siècles passés et de milliers d'années à venir. *Tu* dois apprendre à penser en termes de vie vivante, comme à *ton* évolution, depuis le premier flocon plasmatique jusqu'à l'homme, animal qui se tient debout mais ne peut pas encore penser droit. Tu n'as aucune mémoire, même pour ce qui s'est passé il y a dix ou vingt ans, et ainsi tu répètes sans cesse les mêmes stupidités que tu as dites il y a 2 000 ans. Plus encore, tu t'accroches à tes stupidités, telles que ta « race », ta « classe », ta « nation », tes contraintes religieuses et la suppression de l'amour, comme un pou s'accroche à une toison. Tu n'oses pas percevoir à quel point tu es enfoncé dans le marasme de ta misère. De temps en temps, tu sors la tête du marécage pour crier « Heil ! ». Le coassement d'une grenouille dans une mare est plus proche de la vie.

« Pourquoi ne me sors-tu pas de ce borborygme ? Pourquoi ne participes-tu pas aux conseils de mon parti, à mes parlements, à mes conférences diplomatiques ? Tu es un renégat ! Tu t'es battu pour moi, tu as souffert et tu t'es sacrifié. Et maintenant, tu m'insultes ! »

Je ne peux pas te sortir de ton borborygme. C'est toi seul qui peut le faire. Je n'ai jamais pris place dans tes conseils et conférences parce que les cris qui y domine sont toujours : « À bas l'essentiel ! » et « Parlons de l'accessoire ! ». Certes, pendant vingt-cinq ans, je me suis battu pour toi, j'ai sacrifié ma sécurité professionnelle et la chaleur de ma famille pour toi ; j'ai donné beaucoup d'argent à tes organisations, j'ai participé à tes défilés et à tes marches de la faim. Certes, je t'ai consacré des milliers d'heures en tant que médecin, sans compensation ; je suis allé de pays en pays pour toi, et souvent à ta place, quand tu criais de ta gorge rauque tes « Heil ! Heil ! Heil ! ». J'étais littéralement prêt à mourir pour toi lorsque, dans la lutte contre la peste politique, je t'ai recueilli dans ma voiture, avec une peine de mort suspendue au-dessus de ma tête ; lorsque j'ai aidé tes enfants à se protéger de la police lors des cortèges de manifestation ; lorsque j'ai dépensé tout mon argent pour créer des cliniques de santé mentale où tu pouvais obtenir conseils et aide. Mais tu n'as fait que prendre sans jamais rien donné en retour. Tu voulais seulement être délivré, sans qu'au cours des trente terribles années qu'a duré cette peste psychique, tu n'aies eu une seule pensée fructueuse. Et lorsque la Deuxième grande Guerre a pris fin, tu t'es retrouvé exactement là où tu étais avant qu'elle n'éclate. Peut-être un peu plus à gauche qu'à droite, mais *pas un millimètre en avant !* Tu as gaspillé la grande émancipation française, et tu as développé l'émancipation russe – qui était plus grande encore – pour la terreur du monde. Ton échec, ce terrible échec que seuls les grands cœurs solitaires pouvaient comprendre sans se fâcher contre toi, sans te mépriser, a été suivi du désespoir de tout un monde, de cette partie du monde qui était prête à

tout sacrifier. Car de ta bouche, pendant toutes ces années terribles, pendant un demi-siècle meurtrier, ne sont sortis que des platitudes et pas une seule parole salutaire et raisonnable.

Je n'ai pas perdu courage, car entre-temps, j'avais appris à mieux comprendre ta maladie, avec une approche plus profonde. Je sais maintenant que tu ne peux pas penser ou agir autrement que tu ne le fais. J'ai reconnu en toi la peur mortelle de vivre, une peur qui, toujours, te fait commencer juste et finir faux. Tu ne comprends pas que la compréhension naît *l'espoir*. Tu ne fais qu'aspirer en toi l'espoir sans le transpirer. C'est pourquoi, face au pourrissement complet de ton monde, tu me traites d'« optimiste », Petit Homme. Oui, je suis optimiste et plein d'avenir. Pourquoi ? Je vais te le dire :

Tant que je me suis attaché à toi, à ce que tu étais et à ce que tu es, ton étroitesse d'esprit n'a cessé de me frapper au visage. Mille fois, j'ai oublié ce que tu m'avais causé lorsque je t'aidais, et mille fois, tu m'as rappelé à ta maladie. Jusqu'à ce que j'ouvre vraiment les yeux et que je te regarde en face. Au début, j'ai senti monter en moi le mépris et la haine. Mais peu à peu, j'ai appris à laisser ma *compréhension* de ta maladie agir contre ma haine et mon mépris. Et je ne t'en voulais plus d'avoir plongé le monde dans la boue dans ta première approche de sa domination. J'ai commencé à comprendre que c'était ainsi que cela devait inévitablement se passer, parce que pendant des milliers d'années, on t'avait empêché de vivre la vie telle qu'elle est.

J'ai découvert la loi du fonctionnement de la vie, Petit Homme, quand tu persistais à crier : « Au fou ! Au fou ! ». À cette époque, il se trouve que tu étais un petit médecin de l'âme ayant un passé dans les mouvements de jeunesse et une maladie cardiaque prévisible, car tu étais impuissant. Plus tard, tu es mort d'un cœur brisé, car on ne vole pas impunément et on ne calomnie pas quelqu'un sans mettre sa propre vie en danger, quand on a une étincelle d'honnêteté en soi. Et tu en possédais un peu, dans un coin de ton âme, Petit homme. Lorsque tu es passé d'ami à ennemi, tu as pensé que j'étais fini et tu as essayé de me donner un dernier coup de pied, parce que tu savais que j'avais raison et que tu n'étais pas capable de me suivre. Quand, des années plus tard, je suis revenu bien vivant et cette fois plus fort, plus clair, plus déterminé que jamais, tu as eu une peur bleue et tu es mort. Et avant de mourir, tu t'étais rendu compte que j'avais franchi dans une course effrénée des abîmes larges et profonds, ainsi que les fossés que tu avais creusés pour me ruiner. N'avais-tu pas proclamé, dans ton organisation prudente, *mes enseignements* comme étant les *tiens* ? Je te le dis : les honnêtes gens de l'organisation le savaient ; je le sais parce qu'on me l'a dit. Non, Petit Homme, les tactiques ne mènent que prématurément à la tombe.

Et puisque tu es dangereux pour la vie, puisque dans ta proximité on ne peut s'en tenir à la vérité sans être poignardé dans le dos et sans se faire jeter de la boue au visage, je me suis séparé de toi. Je le répète : pas de ton avenir, mais de ta présence. Non pas de ton humanité, mais de ton inhumanité et de ta mesquinerie !

Ce n'est que pour la *vie vivante* que je suis encore prêt à faire quelque chose. Je ne veux plus faire de sacrifices pour toi, Petit Homme. Il y a très peu de temps, je me suis rendu compte d'une gigantesque erreur que j'avais commise pendant vingt-cinq ans : Je m'étais consacré à toi et à ta vie parce que je croyais que tu étais le vivant, le franc, l'avenir et l'espoir. Comme moi, beaucoup d'autres

personnes droites et vraies ont cherché et espéré trouver le vivant en toi. Toutes ont péri, toutes. Après cette découverte, j'ai décidé de ne pas déprimer à cause de ton étroitesse d'esprit et de ta mesquinerie. Car j'ai des choses importantes à faire. *J'ai découvert le vivant*, Petit Homme. Maintenant, je cesse de confondre plus loin le vivant que j'ai senti en moi et que j'ai cherché en toi.

Ce n'est qu'en distinguant clairement et nettement le vivant, ses fonctions et ses caractéristiques, de ton mode de vie, que je contribuerai à la sécurité du vivant et à *ton* avenir. Je sais qu'il faut du courage pour te renier. Dès lors, je peux continuer à travailler pour l'avenir parce que je ne te plains pas et parce que je n'ai pas envie d'être transformé en petit grand personnage comme le deviennent tes pitoyables dirigeants.

Depuis peu, le vivant commence à regimber lorsqu'on en abuse. C'est le grand début de ton grand avenir, et une fin menaçante pour toutes les sortes de mesquineries de tous les Petits Hommes. Entre-temps, on a en effet reconnu comment travaille la peste de l'âme. Elle accuse la Pologne d'avoir l'intention de l'agresser militairement au moment même où il a été décidé de l'attaquer et de la dévorer toute entière. Elle accuse le rival d'avoir l'intention de tuer, alors qu'on vient de décider de l'assassiner. Elle accuse la vie saine d'être sexuellement débauchée. à l'instant où un crime pornographique est en train d'éclorre.

On t'a découvert, Petit Homme, on a regardé derrière ta façade faite de misère et d'addiction à la compassion. On veut que tu détermine le cours du monde, avec ton travail et tes réalisations, on ne veut pas que tu remplaces un tyran par un autre pire encore. De plus en plus résolument, on commence à te demander que tu te soumettes, comme tu le réclames aux autres, aux règles qui régissent le vivant ; que tu t'améliores comme tu critiques les autres. On reconnaît de mieux en mieux ta disposition aux ragots, à la cupidité, ton absence de responsabilité, bref, ta maladie qui empeste notre beau monde, dans sa généralité. Je sais, oui je sais que tu n'aimes pas entendre cela, que tu préfères hurler « Heil ! », toi qui portes l'avenir du prolétariat ou du Quatrième Reich. Mais je crois que tu ne réussiras plus aussi bien à empester le monde. Nous avons trouvé la clé de ton secret millénaire. Tu es brutal derrière ton masque de sociabilité et d'amabilité, Petit Homme. Tu ne peux pas passer une demi-journée avec moi sans te trahir. Tu ne me crois pas ? Laisse-moi te rafraîchir la mémoire :

Tu te souviens de ce bel après-midi où, cette fois comme bucheron, tu es venu dans ma cabane, à la recherche d'un travail ? Mon chiot t'a reniflé avec aménité et a joyeusement sauté sur toi. Tu l'as reconnu comme le rejeton d'un magnifique chien de chasse. Tu as dit : « Mets-le à la chaîne, pour qu'il devienne méchant ! Ce chien est beaucoup trop gentil ! ». J'ai répondu : « Je ne veux pas qu'il devienne vicieux en le mettant à la chaîne. Je n'aime pas les chiens méchants ». Mon cher petit bûcheron sympathique, j'ai beaucoup plus d'ennemis que toi dans ce monde, mais je préfère encore ce chien *gentil* reniflant amicalement celui qui passe sous sa truffe.

Tu te souviens de ce dimanche morne et pluvieux où mon inquiétude face à ta rigidité biologique m'a poussé à quitter mon bureau pour me rendre dans un bar ? Je me suis assis à une table et j'ai bu un whisky (non, Petit Homme, je ne suis pas un buveur, même si j'aime bien boire un verre de temps en temps), enfin, j'ai bu un whisky coupé de soda. Tu venais de rentrer d'outre-mer, tu étais un peu ivre, et

je t'ai entendu décrire les Japonais comme des « singes hideux ». Puis tu as déclaré, avec cette expression faciale que je te connais si bien depuis ces heures de thérapie : « Vous savez ce qu'il faut faire avec ces Japs de la côte ouest, il faudrait les pendre tous, non pas rapidement, mais lentement, très lentement, de cette façon, en resserrant le nœud toutes les cinq minutes... » et tu as accompagné le mouvement de rotation correspondant avec tes mains, Petit Homme. Le serveur a hoché la tête en signe d'approbation et a admiré ta virilité héroïque. As-tu déjà tenu un nouveau-né dans tes bras, Petit Patriote ? Non ? Pendant des siècles encore, tu pendras des espions japonais, des aviateurs américains, des paysannes russes, des officiers allemands, des anarchistes anglais et des communistes grecs ; tu les fusilleras, tu les passeras sur la chaise électrique ou dans des chambres à gaz ; mais rien de tout cela ne changera la constipation de tes tripes ou de ton esprit, ton incapacité d'aimer, tes rhumatismes ou tes maladies mentales. Aucune fusillade ou pendaison ne te sortira de ton marasme. Regarde-toi ! Petit Homme : c'est ton seul espoir.

Tu te souviens du jour, Petite Femme, où tu t'es assise dans mon bureau, débordant de haine pour l'homme qui s'était séparé de toi ? Pendant de nombreuses années, tu l'as tenu sous ta coupe, avec ta mère, tes tantes, tes petits-neveux et tes cousines, jusqu'à ce qu'il commence à rétrécir, car il devait s'occuper de toi et de tous tes proches. Finalement, il s'est détaché de tout, dans un dernier effort pour garder le goût de la vie, et comme il n'était pas assez fort pour regagner une liberté intérieure, il est venu me voir pour me demander de l'aide. Il a volontiers payé ta pension alimentaire, les trois quarts de son revenu, comme l'exige la loi, en guise de pénalité pour son amour de la liberté. Car c'était un grand artiste, et l'art, tout comme la science véritable, ne tolère pas les entraves. Quant à toi, bien qu'apte à pratiquer ta profession, tu voulais seulement être entretenue par l'homme que tu haïssais amèrement. Tu savais que je t'aiderais à se libérer d'obligations injustifiées. Tu t'es mise en colère. Tu m'as menacé de faire appel à la police, car, selon toi, en profitant de sa grande détresse morale, je voulais lui prendre tout son argent. En d'autres termes, tu m'as fait porté le chapeau de tes mauvaises intentions, pauvre Petite Femme. Mais tu n'as jamais pensé à te perfectionner dans ton métier, car cela aurait signifié pour toi devenir indépendante. Indépendante de l'homme que, pendant des années, tu n'as fait que détester. Crois-tu que c'est ainsi que l'on peut construire un monde nouveau ? Tu connaissais des socialistes, m'avait-on dit, qui « savaient tout de moi ». Ne perçois-tu pas que ton comportement est *typique*, qu'il y a des millions de gens comme toi qui ruinent ce monde ? Je sais que tu es « faible » et « état de solitude », « accrochée » à ta mère », et « impuissante » – tu détestes même ta haine, tu ne te supportes pas et tu es désespérée. Et c'est pourquoi tu ruines la vie de ton mari, Petite Femme. Et tu surnages dans le courant général de la vie, comme c'est le cas aujourd'hui. Je sais aussi que tu as les juges et les procureurs de ton côté, car ils n'ont pas de réponse à ta misère.

Je te vois encore, et je t'entends, Petite Femme secrétaire dans un bâtiment de la Cour fédérale, en train de noter mon passé et mon présent, mes opinions sur la propriété privée, la Russie et la démocratie. On me demande ma position sociale. Je réponds que je suis membre honoraire de trois sociétés scientifiques et littéraires, dont la Société internationale de *plasmogénie*. Cela semble impressionnant. La fois suivante, un fonctionnaire me dit : « Il y a quelque chose de bizarre ici. Il est écrit que vous êtes membre honoraire de la Société internationale pour la *polygamie*. Est-ce exact ? » Et nous rions tous les deux de ta petite erreur, Petite femme fantasque. Tu sais maintenant comment

j'obtiens mes honneurs et mes déshonneurs : par ta fantaisie, et non par ma façon de vivre. Tout ce que tu te rappelles de Rousseau, n'est-ce pas qu'il voulait « retourner à la nature », qu'il négligeait ses enfants et les envoyait à l'orphelinat ? Tu es malveillante du fond de ton âme, car tu ne vois le beau qu'immergé dans le laid !

« Écoutez ! Écoutez bonnes gens ! Je l'ai vu baisser les stores de sa fenêtre à une heure du matin. Que croyez-vous qu'il faisait ? Et pendant la journée, ses stores sont toujours relevés. Il y a sûrement anguille sous roche ! »

Cela ne te servira plus à rien d'utiliser de telles méthodes contre la vérité. Nous les connaissons. Mes stores ne t'intéressent pas, ce qui t'intéresse, c'est d'entraver ma vérité. Tu veux continuer à être le fanfaron et le calomniateur, à mettre en prison ton voisin innocent quand tu n'aimes pas sa façon de vivre, parce qu'il est gentil, ou libre, parce qu'il travaille et ne fait pas attention à toi. Tu es bien curieux, Petit Homme, tu fouines et tu diffames. N'es-tu pas protégé par le fait que la police ne divulgue pas l'identité d'un informateur ?

« Attention, contribuables ! Voici un professeur de philosophie. Une grande université de notre ville veut l'employer pour enseigner aux jeunes. Honte et déshonneur ! À bas lui ! Haut les cœurs des contribuables ! Empêchons le libre choix des enseignants ! »

Et ton honnête femme au foyer, et contribuable, soumet une pétition contre ce professeur de vérité et il n'obtient pas le poste. Vous, femmes au foyer qui payez vos impôts, accoucheuses paillardes de patriotes, êtes plus puissantes que 4 000 ans de philosophie naturelle. Mais quelqu'un a commencé à vous comprendre et, tôt ou tard, cette lubricité dont vous faites métier, sera mise au jour.

« Écoutez, tous ceux qui s'intéressent à la morale publique ! Au coin de la rue vit une mère avec sa fille. Et la fille reçoit son petit ami le soir ! Que la mère soit traduite en justice pour tenue de maison close ! Police ! Nous voulons que notre morale soit protégée ! »

Et cette mère est assignée en jugement parce que toi, Petit Homme, tu fouines avec concupiscence dans le lit des autres. Tu t'es trop clairement démasqué. Nous connaissons déjà ta motivation pour « la morale et l'ordre ». Ne mets-tu pas la main sous les jupes des serveuses, Petit Homme moral ? *Oui, nous voulons que nos fils et nos filles se réjouissent ouvertement de leur bonheur amoureux, et non, comme tu le voudrais, s'y adonner en cachette dans des escaliers de service ou derrière des clôtures.* Nous voulons honorer les pères et les mères courageux et honnêtes qui protègent en pleine conscience l'amour de leurs fils et filles adolescents. Ces pères et ces mères sont le germe des nouvelles générations de l'avenir, avec des corps sains et des sens sains, sans aucune trace de ta fantaisie immonde, impuissant Petit Homme du vingtième siècle.

« Écoutez la dernière en date ! Un jeune homme est allé le voir pour des conseils et il a été victime d'une agression homosexuelle de sa part et il s'est enfui le pantalon baissé... »

La bave de la lubricité ne dégouline-t-elle pas de ta bouche, Petit Homme, quand tu racontes cette « histoire vraie » ? Sais-tu qu'elle s'est développée sur *ton* tas de fumier, de ton engorgement des selles et de ton abominable cupidité ? Je n'ai jamais eu de désirs homosexuels, comme toi ; je n'ai

jamais eu le désir de séduire des petites filles, comme toi ; je n'ai jamais violé une femme, comme toi ; je n'ai jamais souffert de constipation, comme toi ; je n'ai pris dans mes bras que des femmes qui me désiraient et que je désirais, je n'ai jamais volé l'amour, comme toi ; je ne me suis jamais exhibé en public, comme tu le fais ; je n'ai pas de fantasme dégoûtant comme toi, Petit Homme.

« Écoutez, écoutez ! Il avait une secrétaire et il l'a tellement harcelée qu'elle a dû s'enfuir. Il habitait seul avec elle *dans* une maison, ses rideaux de fenêtre tirés, et la lumière présente à trois heures du matin dans sa chambre ! »

N'as-tu pas dit du voluptueux De La Mettrie qu'il s'est étouffé avec un pâté ? Tu disais à propos du prince héritier Rodolphe qu'il vivait un mariage morganatique et que Mme Roosevelt n'était pas tout à fait comme il faut, Petit Homme. Tu as affirmé que le président de l'université X a surpris sa femme avec un autre homme ; que l'enseignante de l'école de la ville de telle ou telle école de village a une liaison. N'as-tu pas affirmé de telles choses, Petit Homme ? Misérable citoyen de ce monde qui, pendant des milliers d'années, a gaspillé sa vie de cette manière et qui est toujours plus coincé dans sa fange !

« Attrapez-le ! C'est un espion allemand, ou peut-être même russe, ou islandais ! Je l'ai vu à trois heures de l'après-midi sur la 86e rue à New York, et au bras d'une femme, en plus ! »

Sais-tu, Petit Homme, à quoi ressemble une punaise de lit dans la lumière d'une aurore boréale ? Non ? Je ne crois pas. Un jour, il y aura des lois sévères contre les punaises humaines, des lois strictes *pour la protection de la vérité et de l'amour*. De même qu'aujourd'hui tu mets les adolescents amoureux en maison de redressement, un jour on te mettra dans une institution quand tu jetteras tes saletés à la figure des honnêtes gens. Il y aura un autre type de juges et de procureurs, qui n'administreront pas un simulacre de justice formaliste, mais la vraie justice et la bonté. Il y aura *des lois sévères en faveur de la protection de la vie*, auxquelles tu devras obéir, même si tu les détestes. Je sais que pendant trois, cinq ou dix siècles, tu continueras à porter la peste psychique, la diffamation, l'intrigue, la diplomatie et l'inquisition. Mais tu finiras par succomber à ton propre sens de la probité, qui est, dès aujourd'hui, si profondément enfoui en toi qu'il en est inaccessible.

Je te le dis, aucun Kaiser, aucun Tsar, aucun Père de tous les prolétaires n'a été en mesure de te vaincre. Ils ont seulement pu t'asservir, mais aucun d'entre eux n'a pu te dépouiller de ta mesquinerie. *Ce qui va te conquérir, c'est ton sens de la probité, ton désir de vivre. Il n'y a aucun doute à ce sujet, Petit Homme*. Épuré de ta petitesse et de ta mesquinerie, tu commenceras à penser, d'abord lamentablement, en te trompant, en passant à côté du but ; mais tu commenceras à penser sérieusement. Tu apprendras à vivre et à supporter la douleur que ta pensée charriera avec elle, tout comme moi et d'autres avons dû supporter, pendant des années, en silence, les dents serrées, le tourment de la pensée *dont tu es l'objet*. Cette douleur qui est la nôtre, t'apprendra à penser. Une fois que tu auras commencé à penser, tu ne pourras te libérer de l'étonnement et de la stupeur de ces 4 000 dernières années de « civilisation ». Grand sera ton ébahissement de constater que tes journaux n'ont jamais parlé que de décoration, de parade, de médaille, d'examen, de cuissage, de guillotine, de diplomatie, de harcèlement, de raison d'État, de camouflage, de mobilisation, de démobilisation, de re-

mobilisation, de pactisation, d'exercices et de bombardements, sans que tu te révoltes. Tu aurais pu te comprendre si tu n'avais ingurgité tout cela avec une patience de mouton. Mais tu ne comprendras pas de sitôt comment tu as pu pendant des siècles, commuer et rabâcher toutes ces choses, pour avoir considéré tes opinions justes comme fausses et tes idées fausses comme patriotiques. Tu auras honte de ton histoire, et c'est notre seul espoir que l'apprentissage de l'histoire n'importune plus nos arrière-petits-enfants. Il ne te sera plus possible d'organiser une grande révolution pour revenir à un Pierre « le Grand » ou « le Puissant ».

Un regard sur l'avenir.

Je ne peux pas te dire de quoi ton avenir sera fait. Je ne peux pas savoir si tu atteindras la lune ou mars avec l'orgone cosmique que j'ai découvert. Je ne peux pas non plus savoir comment tes vaisseaux spatiaux voleront ou atterriront, ou si tu utiliseras la lumière du soleil pour éclairer tes maisons la nuit ou si tu pourras parler d'Australie à Bagdad à travers une trappe dans le mur de ta chambre. Mais je peux te dire ce que tu ne feras *plus*, dans 500, 1 000 ou 5 000 ans.

« Écoutez le visionnaire ! Il peut me dire ce que je ne ferai plus ! Est-il un dictateur ? »

Je ne suis pas un dictateur, Petit Homme, bien que ta mesquinerie m'aurait facilement permis de le devenir. Ton dictateur peut seulement te dire ce que tu ne *peux* actuellement pas faire sans être envoyé à la chambre à gaz. Mais il ne peut pas te dire ce que tu vas faire dans un avenir lointain, pas plus qu'il ne peut faire pousser plus vite un arbre.

« Et d'où tires-tu ta sagesse, serviteur intellectuel du prolétariat révolutionnaire ? » De ta propre profondeur, éternel prolétaire de la raison humaine.

« Écoute ça ! Il tire sa sagesse de ma propre profondeur ! Je n'ai pas de profondeur. Et qu'est-ce que ce mot individualiste, "profondeur" ? »

Oui, Petit Homme, tu as de la profondeur en toi, mais tu ne le sais pas. Tu as une peur mortelle de ta profondeur, c'est pourquoi tu ne la sens pas ni ne la vois. C'est pourquoi tu as le vertige quand tu regardes ta profondeur et que tu vacilles comme au bord d'un abîme. Tu as peur de sombrer et de perdre ton « individualité » si tu dois te laisser tomber et accepter. Car si tu tentes de te rejoindre, avec les meilleures intentions, tu parviens toujours au même Petit Homme cruel, envieux, avide, voleur. Si tu n'étais pas profond, Petit Homme, je ne t'aurais pas écrit ce long discours. Je connais cette profondeur en toi, car je l'ai découverte lorsque tu es venu, avec ton chagrin, me voir en tant que médecin. Cette profondeur en toi est ton grand avenir ! C'est pourquoi je peux te dire ce que tu ne feras certainement plus à l'avenir, ne pouvant plus comprendre comment il a été possible qu'à l'époque de l'inculture, il y a 4 000 ans, tu as réalisé toutes les choses que tu as faites. Maintenant, veux-tu écouter ?

« D'accord. Pourquoi ne pas me monter une belle petite utopie ? Il n'y a rien à faire, mon bon docteur. Je suis, et je resterai le pauvre Petit Homme de la rue, qui n'a pas d'opinion propre. Qui suis-je pour... ? »

Tais-toi. Tu te caches derrière la légende du Petit Homme parce que tu as peur d'être pris dans le

courant de la vie et de *devoir* nager, ne serait-ce que pour l'amour de tes enfants et celui de leurs enfants.

La première de toutes les choses que tu ne feras plus à l'avenir, c'est de te sentir le Petit Homme dépourvu d'opinion propre qui dit : « Qui suis-je, d'ailleurs ? ». Tu *as* ta propre opinion et, à l'avenir, tu considèreras comme la honte de ta vie de *ne pas* la reconnaître, de *ne pas* la défendre et de *ne pas* l'exprimer.

« Mais que dira l'opinion publique de mon opinion ? Je vais être écrasé comme un ver si j'exprime ma propre opinion ! »

Ce que tu appelles « l'opinion publique », Petit Homme, c'est la somme de la mesquinerie de toutes les opinions de tous les Petits Hommes et de toutes les Petites Femmes. Chaque Petit Homme et chaque Petite Femme a une opinion correcte et une opinion erronée particulière. S'ils ont des opinions erronées, c'est parce qu'ils ont peur des opinions erronées des autres Petits Hommes et Petites Femmes. C'est pourquoi les opinions correctes n'émergent pas. Par exemple, dès lors que tu ne croiras plus que tu « ne comptes pas », tu sauras, et tu défendras ce savoir, que tu es le porteur de la société humaine. Ne fuis pas ! N'ai pas si peur ! Ce n'est pas si terrible d'être le porteur responsable de la société humaine !

« Qu'est-ce que je dois faire pour être le porteur de la société humaine ? »

Tu n'as rien à faire de spécial ou de nouveau. Tout ce que tu dois faire, c'est continuer à faire ce que tu fais : labourer tes champs, manier ton marteau, examiner tes patients, emmener tes enfants à l'école ou au terrain de jeu, rendre compte des événements de la journée, pénétrer toujours plus profondément dans les secrets de la nature. Tout cela, tu le fais déjà. Mais tu penses que tout cela n'est pas important, et que ce qui est important, c'est ce que font le Maréchal Decoratus ou le Prince Inflatus, le noble chevalier.

« Mais tu es fantaisiste, docteur ! Ne vois-tu pas que le maréchal Decoratus et le prince Inflatus le noble chevalier, ont des soldats et des armes de guerre, pour m'enrôler au service militaire, ou pour mettre en pièces mon champ, mon laboratoire ou mon étude ? »

Tu es enrôlé pour le service de guerre, et on tire sur ton champ et ton usine parce que tu cries « Heil ! » quand on t'embrigade et qu'on pilonne tes usines. Le Prince Inflatus, le Chevalier à l'armure étincelante, n'aurait ni soldats ni armes si tu savais et défendais ton savoir et t'y tenais, qu'un champ doit produire du blé, une usine des meubles ou des chaussures, pas des armes, et que les champs et les usines n'ont pas à être ruinés. Tout cela, ton maréchal Decoratus et ton prince Inflatus l'ignorent, car ils n'ont jamais travaillé eux-mêmes au champ, à l'usine ou au laboratoire ; ils croient que ton travail est réalisé pour l'honneur de la patrie allemande ou prolétarienne, et non pour nourrir et vêtir tes enfants.

« Que dois-je faire alors ? Je déteste la guerre, ma femme pleure misérablement quand je suis mobilisé, mes enfants meurent de faim quand les armées du prolétariat occupent mon pays et que les cadavres s'accumulent par millions. Tout ce que je veux, c'est travailler mes champs, et après le travail,

jouer avec mes enfants et aimer ma femme, et le dimanche, je veux faire de la musique, danser et chanter. Que dois-je faire ? »

Tu n'as rien à faire d'autre que de continuer ce que tu as toujours fait et ce que tu veux toujours faire : exécuter ton travail, laisser tes enfants grandir heureux, aimer ta femme. *Si tu le faisais clairement et sans hésitation, il n'y aurait pas de guerre* qui mettrait ta femme à la merci des soldats de la patrie de tous les prolétaires affamés de sexe, qui fasse de tes enfants des orphelins mourant de faim dans la rue, qui te fasse regarder le ciel, les yeux vitreux vers un lointain « champ de gloire ».

« Mais que dois-je faire si je veux vivre de mon travail, avec ma femme et mes enfants, et que les Huns, les Allemands, les Japonais, les Russes ou qui que ce soit d'autre, s'approchent et m'imposent la guerre ? Il faut bien que je défende alors ma maison et mon foyer ! »

Tu as raison, Petit Homme. Quand les Huns de telle ou telle nation t'attaqueront, tu devras prendre ton fusil. Mais ce que tu ne vois pas, c'est que les « Huns » de toutes les nations ne sont rien d'autre que des millions d'autres Petits Hommes qui continuent à crier « Heil ! » lorsque le Prince Inflatu, le noble chevalier qui ne travaille pas, les appelle sous les drapeaux ; qu'ils croient, comme toi, qu'ils sont sans importance et qui disent « Qui suis-je pour avoir ma propre opinion ? ».

Lorsque tu sauras *que* tu es quelqu'un, *que* tu auras une opinion correcte de toi-même et que ton champ et ton usine doivent servir *la vie* et non pas la mort, alors tu pourras répondre à ta question par toi-même. Tu n'auras pas besoin de diplomates pour cela. Au lieu de crier « Heil ! » et de fleurir la tombe du « Soldat inconnu », au lieu de laisser ton Prince Inflatu, le noble chevalier, ou ton Maréchal de tous les prolétaires piétiner ta conscience nationale, tu devras leur opposer *ta confiance en toi* et *ta conscience du travail*. (Je connais bien ton « Soldat inconnu », Petit Homme. J'ai appris à le connaître lorsque je combattais dans les montagnes italiennes. C'est le même Petit Homme que toi, qui croyait ne pas avoir d'opinion propre et qui disait : « Qui suis-je, de toute façon ? ».) Tu pourrais rencontrer ton frère, le Petit Homme au Japon, en Chine ou dans n'importe quel pays hun et lui faire part de ton opinion pertinente sur ton travail d'ouvrier, de médecin, d'agriculteur, de père ou d'époux et le convaincre enfin que tout ce qu'il a à faire, c'est de s'en tenir à son travail et à son amour pour rendre toute guerre impossible.

« Tout ceci est bel et bon. Mais maintenant, ils ont ces bombes atomiques, et une seule d'entre elles suffit à tuer des centaines de milliers de personnes ! »

Tu penses toujours aussi mal, Petit Homme ! Crois-tu que ce soit le Prince Inflatu, le preux chevalier, qui fabrique tes bombes atomiques ? Non, ce ne sont encore que des Petits Hommes qui crient « Heil ! » au lieu de cesser de fabriquer des bombes atomiques. Tu vois, on en revient toujours à la même chose, à toi, Petit Homme, et à ta propre pensée, correcte ou fautive. Si tu n'étais pas un tout Petit Homme, si microscopique, toi le plus génial scientifique du vingtième siècle, tu aurais développé une conscience mondiale au lieu d'une conscience nationale et tu aurais trouvé avec ta haute intelligence le moyen d'empêcher l'irruption de la bombe atomique dans ce monde ; ou si cela avait été impossible, tu aurais exercé ton influence, à haute et intelligible voix, pour la mettre hors d'état de nuire. Tu tournes dans le labyrinthe de ta propre invention sans en trouver la sortie parce que ton

regard et ta pensée sont mal orientés. Mais tu as réconforté tous les Petits Hommes en leur disant que ton énergie atomique allait guérir leur cancer et leurs rhumatismes, alors que tu savais parfaitement que ce ne sera jamais possible, vu que tu avais créé une arme de mort et rien d'autre. Ainsi, tu es parvenu dans la même impasse que dans ta physique. *Tu es fini pour toujours !* Et tu le sais, Petit Homme, pour te l'avoir dit haut et fort, d'autant plus que je t'ai présenté les possibilités thérapeutiques de *mon* énergie cosmique salvatrice. Mais tu gardes le silence à ce sujet et tu continues à mourir du cancer et d'un cœur brisé, et, mourant, tu cries encore : « Heil ! vive la culture et la technique ». Mais je te le dis, Petit Homme : tu as creusé ta propre tombe les yeux ouverts. Tu crois qu'une nouvelle ère est arrivée, « l'ère de l'énergie atomique ». Elle est arrivée, mais pas comme tu le penses. Cette nouvelle ère est arrivée, loin de ton enfer : dans mon laboratoire tranquille et laborieux, dans un coin reculé de l'Amérique.

C'est à toi, Petit Homme, de décider, du début à la fin, si tu dois ou non faire la guerre : il te suffit de savoir que tu travailles pour la vie et non pour la mort ! Il te suffit de savoir que toutes les petites gens sur cette terre sont exactement comme toi, pour le meilleur et pour le pire !

Donc, tôt ou tard, dans un avenir proche ou lointain – tout dépend de toi – tu ne crieras plus « Heil ! », tu cesseras de travailler dans tes champs pour voir détruit ton blé, ou dans ton usine pour servir de cible aux armes à feu. Tôt ou tard, tu ne seras plus, dis-je, disposé à travailler pour la mort, mais seulement pour la vie.

« Dois-je déclencher une grève générale ? »

Je ne sais pas si tu dois le faire ou entreprendre autre chose. Ta grève générale est un mauvais moyen, car elle t'expose au reproche justifié de laisser tes propres femmes et tes enfants mourir de faim. En faisant la grève, tu ne prouves pas ta grande responsabilité pour le bien-être et la postérité de ta société. Lorsque tu fais la grève, tu ne travailles pas. Mais un jour, tu travailleras pour ta vie, tu ne feras pas la grève. Appelle cela la grève d'une forme du travail si tu veux t'en tenir au mot « grève ». Mais fais la grève en travaillant, pour toi, tes enfants, ta femme ou ta fille, ta société, ta production, ton produit ou ta ferme. Dis-leur que tu n'as pas de temps à consacrer à leur guerre et que tu as des choses plus importantes à faire. Monte une haute enceinte de briques autour d'un grand terrain, à l'extérieur de chaque ville de la terre, et dans cet espace, laisse-y les diplomates et les maréchaux s'entretuer personnellement. C'est ce qu'il faudrait faire, Petit Homme, si tu cessais de crier « Heil ! », si tu cessais de croire que tu n'es personne, que tu n'as pas d'opinion propre et que tu n'es même pas capable de... !

Ta vie et celle de tes enfants, ton marteau et ton stéthoscope, tout est entre tes mains. Je vois bien que tu secoues la tête, que tu me prends pour un utopiste, voire un « rouge ». Tu demandes quand ta vie sera bonne et sûre, Petit Homme. La réponse est étrangère à ta façon d'être :

Ta vie sera bonne et sûre lorsque le vivant de la vie sera pour toi plus importante que la sécurité, l'amour plus que l'argent, ta liberté plus que la ligne du parti ou l'opinion publique ; lorsque l'ambiance de la musique de Beethoven ou de Bach sera celle de toute ton existence (tu l'as en toi, Petit Homme, quelque part au fond d'un coin de ton être !) ; lorsque ta pensée agira en harmonie, et

non plus en contradiction, avec tes sentiments ; quand tu seras capable de comprendre tes dons à *temps* et de reconnaître ton vieillissement à temps ; quand tu vivras les pensées des grands sages au lieu des méfaits des grands guerriers ; quand tu payeras les enseignants de tes enfants mieux que les politiciens ; quand tu auras plus de respect pour l'amour entre un homme et une femme que pour une licence de mariage ; quand vous reconnaîtrez tes erreurs de raisonnement à temps, et non pas trop tard, comme aujourd'hui ; quand tu te ressentiras de l'élévation à l'écoute des vérités, et éprouveras du dégoût à la vue de formalités ; quand tu communiqueras directement avec tes camarades de travail des pays étrangers, et non par l'intermédiaire de diplomates ; quand le bonheur amoureux de ta fille adolescente gonflera ton cœur de joie au lieu de te mettre en colère comme actuellement ; quand tu resteras incrédule en pensant à l'époque où l'on punissait les petits enfants pour avoir touché leurs organes d'amour ; quand les visages humains dans la rue exprimeront la liberté, la mobilité et la sérénité et non pas la tristesse et la misère ; quand les gens ne marcheront plus sur cette terre avec des pelvis rétractés et rigides et des organes sexuels éteints.

Tu veux être guidé et conseillé, Petit Homme. Tu as reçu des conseils, bons ou mauvais, pendant des milliers d'années. Ce n'est pas à cause de mauvais conseils que tu es encore dans la misère, mais à cause de ta mesquinerie. Je pourrais te donner de bons conseils, mais, tel que tu penses et que tu es, tu ne serais pas capable de les mettre en œuvre pour le bien de tous.

Supposons que je te conseille d'arrêter toute diplomatie et de la remplacer par ta fraternité professionnelle et personnelle avec tous les cordonniers, charpentiers, machinistes, techniciens, médecins, éducateurs, écrivains, administrateurs, mineurs ou agriculteurs d'Angleterre, d'Allemagne, de Russie, d'Amérique, d'Argentine, du Brésil, de Palestine, d'Arabie, de Turquie, de Scandinavie, du Tibet, d'Indonésie, etc. ; de laisser tous les cordonniers du monde décider de la meilleure façon de fournir des chaussures à tous les enfants chinois ; de laisser tous les mineurs trouver eux-mêmes comment éradiquer partout le froid chez les humains ; de laisser les éducateurs de tous les pays et de toutes les nations trouver comment préserver les nouveau-nés de l'impuissance et des maladies mentales, etc. Que ferais-tu, Petit Homme, face à ces choses évidentes de la vie humaine ?

Tu me riposteras certainement, de toi-même ou par l'intermédiaire d'un représentant de ton parti (à moins que tu ne m'emprisonnes immédiatement en tant que « rouge ») : « Qui suis-je pour remplacer la diplomatie internationale ? Qui suis-je pour remplacer les relations diplomatiques internationales par les relations internationales du travail et des représentations sociales ? »

Ou encore : « Nous ne pouvons pas éliminer les différences nationales dans le développement de l'économie et de la culture ».

Ou encore : « Veux-tu que nous ayons des relations réciproques avec les Allemands ou les Japonais fascistes, avec les Russes communistes et avec les Américains capitalistes ? »

Ou encore : « Je m'intéresse avant tout à ma patrie russe, allemande, américaine, anglaise, juive ou arabe ».

Ou encore : « J'ai beaucoup à faire pour mettre de l'ordre dans ma propre vie et pour m'entendre avec mon syndicat de tailleurs. Que quelqu'un d'autre s'occupe des tailleurs des autres nations ».

Ou encore : « N'écoutez pas ce capitaliste, ce bolchevik, ce fasciste, ce trotskiste, cet internationaliste, ce sexualiste, ce juif, cet étranger, cet intellectuel, ce rêveur, ce démagogue utopique, ce fou, cet individualiste et cet anarchiste. N'avez-vous aucune conscience juive américaine, russe, allemande ou anglaise ? »

Tu utiliserais, avec une certitude mortelle, n'importe lequel de ces slogans ou d'autres, pour entraver ta responsabilité dans les rapports humains.

« Ne suis-je donc rien ? Ne me reconnais-tu pas un seul trait de caractère décent ? Tu me réduis en miettes. Après tout, je travaille dur, je subviens aux besoins de ma femme et de mes enfants, je mène une vie décente et je sers mon pays. Je ne dois donc pas être si mauvais que ça ! »

Je sais que tu es un être vivant décent, solidaire et travailleur, comme une abeille ou une fourmi. Tout ce que j'ai fait, c'est de dévoiler en toi le Petit Homme qui saccage ta vie, et ce depuis des milliers d'années. Tu es *grand*, Petit Homme, quand tu n'es pas petit. Ta grandeur, Petit Homme, est le seul espoir qui nous reste. Tu es grand quand tu exerces ton métier avec amour, quand tu prends plaisir à sculpter, construire, peindre, décorer et semer, quand tu aimes le bleu du ciel, les chevreuils, la rosée, la musique et la danse, tes enfants qui grandissent et le beau corps de ta femme ou de ton mari ; quand tu vas au planétarium pour apprendre à pénétrer ta voûte étoilée, ou à la bibliothèque pour lire ce que d'autres hommes et d'autres femmes pensent de la vie. Tu es grand lorsque, quand grand-père, tu tiens ton petit-enfant sur tes genoux et lui racontes les temps passés, lorsque vous envisagez un avenir incertain avec sa curiosité d'enfant confiant. Tu es grande, en tant que mère, lorsque tu berces ton nouveau-né, les larmes aux yeux, et que tu espères, de tout votre cœur, le bonheur de son avenir ; lorsque, à chaque heure, au fil des ans, tu construis cet avenir en lui.

Tu es grand, Petit Homme, quand tu chantes les bonnes et chaleureuses chansons folkloriques ou quand tu dances au son de l'accordéon, car les chansons folkloriques sont chaudes et salutaires, et elles sont les mêmes dans le monde entier. Et tu es grand lorsque tu dis à ton ami : « Je remercie le destin de m'avoir donné la chance de vivre avec toi. Je remercie mon bon destin de m'avoir permis de vivre ma vie à l'abri de la saleté et de la cupidité, de vivre la croissance de mes enfants, leurs premiers balbutiements, leurs premiers pas, leurs premiers jeux, leurs premières questions, leurs premiers rires et leurs premiers amours ; d'avoir gardé toute ma sensibilité pour le printemps et ses vents doux, pour le bouillonnement du ruisseau devant la maison et le chant des oiseaux dans les bois ; pour n'avoir pas pris part aux commérages de voisins vicieux ; de m'avoir permis d'être heureuse dans l'étroite de mon époux et d'avoir pu sentir le courant de la vie dans mon corps ; que dans les périodes confuses, je n'ai pas perdu le tact de l'orientation, et que ma vie a gardé un sens et une durée. Car j'ai toujours écouté la voix en moi qui disait : "Il n'y a rien d'autre que cela : vivre bien et heureusement sa vie". Suis, mon ami, la voix de ton cœur, même si elle te conduit hors du chemin des âmes timides. Ne t'endurcis pas et ne t'aigris pas, même si la vie parfois te torture. Et dans le calme du soir, le travail de la journée terminé, lorsque je m'assois dans la pelouse devant la maison avec ma femme ou mon enfant, et que je sens la respiration de la nature, j'entends une mélodie, la mélodie de l'avenir : "Oh vous millions, je vous embrasse, avec un baiser pour tout le monde !" Je souhaite alors ardemment que cette vie apprenne à revendiquer ses droits, à changer les âmes dures et effrayées qui font résonner les

canons. Si elles le font, c'est parce que la vie leur échappe. Et je serre dans mes bras mon petit garçon qui me demande : "Papa, le soleil s'est couché. Où est-il passé ? Reviendra-t-il bientôt ?" Et je lui dis : "Oui mon fils, il reviendra bientôt pour nous réchauffer avec bienveillance". »

Je suis arrivé à la conclusion de mon entretien avec toi, Petit Homme. Il y resterait sans fin beaucoup à te dire. Mais si tu as lu mon discours attentivement et honnêtement, tu te découvrirais comme le Petit Homme, même dans les domaines que je ne t'ai pas montrés. Car c'est toujours la même qualité qui imprègne toutes tes actions et tes pensées mesquines.

Quoi que tu m'aies fait ou me feras à l'avenir, que tu me glorifies comme un génie ou que tu me mettes dans un asile, que tu m'adores comme ton sauveur ou que tu me pendes comme un espion, tôt ou tard, la nécessité te forcera à comprendre que *j'ai découvert les lois de la vie* et que je t'ai remis l'outil avec lequel tu peux gouverner ta vie dans un but conscient et volontaire, alors que jusqu'à présent, tu ne pouvais gouverner que des machines. J'ai été pour toi un fidèle ingénieur de ton organisme. Les enfants de tes enfants suivront mes traces et seront de bons ingénieurs de la nature humaine. Je t'ai révélé le champ infiniment vaste du vivant en toi, celui de ton être cosmique. C'est ma grande récompense.

Les dictateurs et les tyrans, les rusés et les vénéneux, les bousiers et les coyotes subiront ce qu'un vieux sage leur a prédit un jour :

J'ai planté la bannière des paroles saintes dans ce monde.
Quand le palmier s'est desséché depuis longtemps,
et que la pierre s'effrite ;
quand depuis longtemps la splendeur des monarques
s'est évanouie dans la poussière comme des feuilles mortes ;
Des milliers d'arches enjambreront le tumulte des flots
pour porter ma parole : elle prévaudra !